4e ANNÉE — No 9. MARS 1899

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Préparons le congrès !

Notre siècle va bientôt finir et l'année des Congrès s'approche. Le cinquantenaire du spiritisme a été fêté un peu partout et, partout aussi, les adeptes ont vu en lui comme un prélude aux grandes assises du spiritualisme moderne.

A mon retour de la tournée de conférences que j'entreprends annuellement pour la propagation de nos croyances, tournée qui, cette fois, s'est beaucoup étendue, je puis, sous l'influence des impressions recueillies, affirmer le progrès des idées spirites dans tous les milieux où j'ai été reçu.

Le désir de fusion, le besoin de travaux intelligemment dirigés et bien suivis, qui se fait sentir et que j'ai pu observer, a fait ressortir d'une manière plus précise à mes yeux les heureux résultats que nous pouvons attendre de la réunion des représentants de ces régions au Congrès de 1900.

En Belgique, en Hollande, on est décidé à envoyer à Paris des délégués nombreux. Ces pays y seront représentés en 1900 beaucoup plus largement qu'ils ne l'étaient en 1889. Dans le Midi de la France, j'ai rencontré les mêmes dispositions. La fédération du Sud-Est nous déléguera son président et plusieurs chefs de groupe. Dans tous ces milieux, des questions m'ont été posées au sujet du Congrès, de l'ordre de ses travaux, du caractère qu'il doit revêtir. J'ai répondu que le comité de propagande s'en préoccupait, qu'un questionnaire serait prochainement adressé à tous les groupes et que chacun pourrait exposer ses vues à loisir.

L'heure est donc venue d'entrer en action et de poser les bases de cette grande assemblée internationale à laquelle il importe de donner un vif éclat. Le succès du Congrès de 1889 est présent à toutes les mémoires. Il faut que celui de 1900 ne lui soit pas inférieur. La marche ascendante du spiritisme, les témoignages scientifiques qui s'élèvent en sa faveur, les adhésions nombreuses qui lui viennent de toutes parts, l'attitude favorable de la grande presse, tout nous fait un devoir de travailler à réunir dès maintenant les éléments d'une manifestation imposante.

Nos Congrès sont autant de jalons qui marquent les grandes étapes de l'idée spirite en marche. Il faut que chacun d'eux fasse ressortir un progrès sensible sur le précédent.

Cela sera d'autant plus facile que la trouée se fait plus large dans l'opinion, que les phénomènes d'outre-tombe et leurs conséquences morales s'imposent de plus en plus à l'attention de tous ceux qui pensent et cherchent.

Mais les bases d'une œuvre aussi importante ne peuvent s'établir en quelques jours. Tout le succès dépend de l'organisation, et pour que celle-ci soit parfaite, il faut s'en occuper de bonne heure, constituer un comité spécial, rédiger un manifeste, lancer des appels à toutes les associations spirites du monde, en un mot grouper toutes les bonnes volontés, tous les dévouements, rechercher toutes les chances de réussite, faire en sorte qu'aucun retard ne puisse entraver le succès de cette grande réunion.

Nous devons profiter des avantages de l'heure présente et redoubler d'efforts pour assurer le triomphe d'une cause qui sort enfin de l'ombre et s'affirme de jour en jour avec plus de puissance.

Le Congrès réunira-t-il, comme en 1889, toutes les écoles spiritualistes ou bien sera-t-il exclusivement spirite ? Question première qui se posera et que nous aurons à résoudre. Personnellement, je crois qu'il est possible de trouver une combinaison qui, en réunissant toutes les écoles dans l'exécution d'un programme étendu, laisse à chacune d'elles une indépendance suffisante pour éviter toute confusion et assurer la dignité de ses travaux.

Il appartient au comité de propagande, ou au comité d'organisation du Congrès qui sera nommé par lui, de rechercher cette combinaison. Il conviendra surtout de s'inspirer des vues des groupes et sociétés de province. De là, l'utilité du questionnaire annoncé. Mais je crois pouvoir dire qu'un grand désir de conciliation se dégagera de cette enquête. Dans tous les centres que j'ai visités, j'ai pu constater un esprit de concorde et d'apaisement, une tendance à réunir en faisceau toutes les forces spiritualistes indépendantes dans la lutte engagée contre le matérialisme.

Certes, on n'a pas entièrement oublié les dissentiments fâcheux et les vives polémiques qui se sont produits à la suite du Congrès de 1889, mais ce sont là choses déjà éloignées et qu'il convient de

laisser de côté. Nous devons savoir pardonner les injures et tendre la main à ceux qui nous décochaient alors leurs traits les plus acérés. Nous le devons, à la seule condition qu'ils consentent à travailler avec nous, sans arrière-pensée, à la diffusion de la vérité.

Ne perdons pas de vue que le public nous observe et que nos discordes nous affaibliraient à ses yeux. Notre influence sera d'autant plus grande au dehors que nous serons plus unis dans l'action. Tout en laissant à chaque école le bénéfice de ses travaux, ainsi que la complète indépendance de ses recherches, je crois qu'une organisation permettant l'échange des résultats acquis et la convergence des aspirations vers un but commun, donnerait aux délibérations du Congrès plus de relief et plus d'ampleur.

L'idée spirite se résume en une conception philosophique dont notre maître Allan Kardec a développé toutes les faces, démontré toutes les conséquences en des œuvres pleines de clarté et de profondeur et dont nos travaux devront toujours s'inspirer. Mais en ouvrant nos portes sans restriction à toutes les écoles spiritualistes, l'idée de progrès vient se joindre à une pensée fraternelle. Nous donnons ainsi l'exemple d'un véritable esprit de tolérance uni à un ardent désir de travailler en commun à l'avancement social et nous affirmons la liberté de tous dans ses différents rapports avec la loi du progrès.

Léon DENIS.

Nos adversaires

Le spiritisme, par ses méthodes positives, rigoureuses, démontre la fausseté des spéculations philosophiques ou religieuses qui ont trait à la nature de l'âme et à ses destinées. Par l'expérience, les spirites ont établi que l'âme n'est pas une fonction du système nerveux, une résultante de l'activité cérébrale, puisque l'on peut faire sortir l'âme de l'organisme vivant et la voir dans l'espace avec une forme corporelle, en même temps qu'elle témoigne de l'intégrité de toutes ses facultés : sensibilité, intelligence, volonté. Il suffit de lire attentivement le livre de M. de Rochas : l'*Extériorisation de la motricité*, pour être convaincu de la possibilité du dédouble-

ment de l'être humain affirmée depuis longtemps par Allan Kardec. Après lecture des rapports signés par MM. Lombroso, Shiapparelli, Finzi, Broffério, Carl du Prel, Siemiradzki, Wagner, Richet, Ochorowicz, Lodge, Myers, Sidgwick, de Rochas, de Grammont, de Watteville, Dariex, Guillaume de Fontenay, Flammarion, etc., il faut un certain aplomb pour écrire que les spirites ont recours au merveilleux ou au surnaturel pour expliquer les phénomènes qu'ils constatent.

C'est ce qu'a fait un certain M. Aubin, dans une conférence publique, le 8 décembre dernier, à Châteauroux. Une analyse succinte des arguments de ce conférencier montrera la bonne foi avec laquelle on parle de nos doctrines, lorsque personne n'est là pour réfuter l'orateur. Il y a d'abord l'erreur classique qui consiste à prétendre que les spirites admettent la métempsycose. M. Aubin ne manque pas de la rééditer. Or s'il est une théorie opposée à celle que nous préconisons, c'est bien celle-là. Nous qui n'admettons pas de chute originelle, comment pourrions-nous enseigner une rétrogradation de l'âme dans une forme inférieure ? Evidemment il y a là une singulière méconnaissance de nos doctrines qui est due ou à une ignorance impardonnable de la part d'un critique, ou à une volonté préméditée de dénigrer, qui n'est guère à l'honneur du conférencier. La partialité de l'orateur est évidente, car sa passion l'entraîne à des affirmations dans le genre de celle-ci :

« Les médiums sont d'ailleurs toujours des individus tarés, des nerveux, des hystériques, ayant une hérédité fâcheuse. Et ces êtres que la superstition considère comme des êtres privilégiés, élus par les esprits, sont des détraqués que la folie attend au bout de la carrière. »

Autant de mots, autant d'inepties, pour ne pas dire de calomnies. Nous défions M. Aubin de citer les exemples qui lui permettent d'affirmer avec autant d'énergie ces « tares » qu'il annonce se rencontrer *toujours* chez les médiums. Quant à dire que les spirites croient les médiums des êtres privilégiés, c'est encore une inexactitude flagrante que la lecture du *Livre des médiums* d'Allan Kardec suffit à réfuter [1]. Nous ne serons donc pas surpris de voir M. Aubin contester les expériences des savants les plus autorisés et,

(1) Allan Kardec. *Le livre des Médiums,* page 283 et suiv.

avec une audace remarquable, induire le public en erreur. Voici, d'après le compte-rendu de *La Charente*, l'avis du conférencier sur les matérialisations :

« Il croit que, dans le plus grand nombre de cas, un assistant, médium lui-même, trompe les autres, grâce à l'obscurité : tromperie inconsciente, d'ailleurs, car il en est dupe le premier. Crookes a dû être victime d'une hallucination quand il a vu Katie King ; le médium Mlle Cook jouait le rôle de l'esprit, comme la Lucie de M. Janet jouait le rôle d'Adrienne. Il faut remarquer d'ailleurs que jamais Crookes n'a pu photographier, dans la même épreuve, Mlle Cook et Katie King : la raison, c'est qu'il n'y avait là qu'une seule et même personne. »

En regard des hypothèses fantaisistes de M. Aubin, il suffit de mettre le récit que William Crookes a fait de ses expériences, pour que le public fasse bonne justice des allégations foncièrement erronées du conférencier :

« Durant ces six derniers mois, Mlle Cook a fait chez moi de nombreuses visites et y est restée quelquefois une semaine entière. Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit, ne fermant pas à clef ; pendant le jour elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même, ou de quelque autre membre de ma famille, et ne dormant pas seule, il y a eu manque absolu d'occasions de rien préparer, même d'un caractère moins achevé, qui fût apte à jouer le rôle de Katie King. J'ai préparé et disposé moi-même ma bibliothèque, ainsi que le cabinet noir, et d'habitude, après que Mlle Cook avait dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet, et à sa demande, je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant toute la séance : alors on baissait le gaz et on laissait Mlle Cook dans l'obscurité (1).

« Pendant les séances photographiques, Katie enveloppait la tête de son médium avec un châle, pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage. Fréquemment j'ai soulevé un côté du rideau lorsque Katie était debout tout auprès, *les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pouvaient voir en même temps Mlle*

(1) William Crookes. *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme.* Médiumnité de Florence Cook. Voir pages 15 et 20.

Cook et Katie SOUS LE PLEIN ÉCLAT DE LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE (1). Nous ne pouvions pas, alors, voir le visage du médium à cause du châle, *mais nous apercevions ses mains et ses pieds*; *nous le voyions se remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense* et par moments NOUS ENTENDIONS SES PLAINTES.

« J'ai une épreuve de Katie et de son médium PHOTOGRAPHIÉS ENSEMBLE; mais Katie est placée devant la tête de Mlle Cook. »

Plus loin l'illustre savant résume ainsi sa certitude définitive :

« Quant à imaginer qu'une innocente écolière de quinze ans ait été capable de concevoir et de mener pendant trois ans, avec un plein succès, une aussi gigantesque imposture que celle-ci, et que pendant ce temps elle se soit soumise à toutes les conditions qu'on a exigées d'elle, qu'elle ait supporté les recherches les plus minutieuses, qu'elle ait voulu être inspectée à n'importe quel moment, soit avant, soit après les séances; qu'elle ait obtenu encore plus de succès dans ma propre maison que chez ses parents, *sachant qu'elle y venait expressément pour se soumettre à de rigoureux essais scientifiques*, — Quant à imaginer, dis-je, que la Katie King des trois dernières années est une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens que de croire qu'elle est ce qu'elle affirme elle-même. »

Nous pensons, qu'entre un Monsieur quelconque qui n'a pas assisté à ces recherches et le savant qui tient la tête du mouvement scientifique de l'Angleterre, l'hésitation n'est pas possible, nous croyons Crookes.

M. Aubin dit « que jamais Crookes n'a pu photographier Mlle Cook et Katie sur la même plaque ». Crookes affirme le contraire; M. Aubin est pris encore en flagrant délit d'inexactitude, pour rester poli. Ceci nous donne la mesure de sa bonne foi et montre que faute d'arguments, nos adversaires en arrivent à travestir la vérité. Mais, et c'est dommage, notre critique n'a pas parlé des recherches faites par les autres savants, sans quoi il eût sans doute employé les mêmes procédés vis-à-vis d'Aksakof, puisque celui-ci

(1) Voir les rapports de Mme Florence Marryat, Sargent Cox, M. Harrison, Dawson Rogers, etc., qui affirment avoir vu en même temps le médium et l'apparition matérialisée. (*Le Spiritisme devant la science*, pages 315 et 316).

affirme avoir photographié simultanément un Esprit et le médium Eglinton. Il aurait aussi accusé d'hallucination Zollner qui a obtenu des empreintes sur du papier enduit de noir de fumée et renfermé entre deux ardoises. Il aurait également récusé Boutlerow qui a publié des clichés où l'on voit Mme d'Espérance éveillée, en face d'un esprit matérialisé. Avouons que cette méthode est profondément ridicule et ne mérite pas de nous arrêter davantage.

*
* *

Une autre catégorie d'adversaires nous attaque sur un terrain différent. Nous savons qu'en Amérique le clergé protestant, effrayé des progrès rapides du Spiritisme, prêche une croisade contre nos idées. Ce mouvement semble se propager en Europe, car nous avons reçu de M. Gôbel une petite feuille intitulée : *Le Refuge,* dans laquelle le pasteur Richard « a le douloureux devoir de prévenir ceux qui pourraient se laisser gagner par l'exemple des spirites et les supplier de revenir au pur évangile de Jésus-Christ et des apôtres ». A vrai dire, M. Richard ne semble pas très au courant de notre philosophie, car il écrit : « On sait (?) que cette doctrine a été formulée pour la première fois avec précision, en Amérique, en 1848, *par Allan Kardec !* »

Nous sommes heureux d'apprendre que le Spiritisme fait chaque jour de nouvelles recrues en Hollande, comme le constate mélancoliquement le pasteur en question :

« Cette doctrine fleurit en ce moment en Hollande où elle compte de très nombreux adeptes dans toutes les classes de la société : officiers supérieurs de l'armée, magistrats, professeurs, instituteurs, etc. Actuellement, un pasteur, en activité de service, parcourt la Hollande prêchant partout le Spiritisme avec d'autant plus de succès que son caractère de pasteur lui donne plus d'autorité. » Eh mais ! il paraît que c'est la classe lettrée de la nation qui vient au Spiritisme et il faut en conclure que de vulgaires superstitions n'aurient pas ainsi le pouvoir de s'imposer à leur attention. C'est bien ce qui désole le clergé, qui voit peu à peu son pouvoir lui échapper et qui préférerait qu'il y eût davantage d'incrédules, pourvu que son autorité n'en souffrît pas ; c'est ce qu'avoue ingénuement M. Richard : « Un de nos collègues hollandais nous disait, il y a quelques jours, qu'il se consolait un peu des progrès du Spi-

ritisme, en considérant que beaucoup d'âmes échappent par là à l'erreur funeste du matérialisme. *Mais il y a lieu de se demander si l'un n'est pas aussi funeste que l'autre* ».

Vraiment, M. le pasteur, croyez-vous qu'entre une doctrine qui prêche l'anéantissement de l'homme au moment de la mort et qui, par conséquent, l'incite à bien jouir de la vie sous toutes ses formes, et le Spiritisme qui démontre l'immortalité, la responsabilité des actes, la nécessité de la pratique de l'amour du prochain, il y ait une comparaison quelconque à faire ?

De quel droit appelez-vous ces enseignements d'amour et de charité « une erreur funeste » ? Est-ce que vous ne devez pas faire tous vos efforts pour arracher l'homme à la satisfaction de ses instincts égoïstes, en lui montrant une morale plus haute qui résultera de sa dignité d'être immortel ? Et si nous pouvons toucher ces cœurs fermés par la claire évidence du phénomène scientifique, votre devoir n'est-il pas de nous aider de toutes vos forces ? Mais vous craignez ces lumières nouvelles qui ont pour but d'affranchir l'humanité des superstitions cultuelles, c'est pourquoi vous attribuez au démon les manifestations des Esprits.

En vérité, jamais accusation ne fut plus absurde que celle-là, puisque l'ange du mal irait contre ses propres intérêts en nous enseignant le pardon des injures et la répression de nos sens. Le Christ aussi, jadis, fut accusé par les princes des prêtres de faire des miracles au nom de Satan ; mais il répondit qu'on reconnaissait l'arbre à ses fruits, et, à son exemple, nous demandons qu'on nous juge sur nos actes. Comment croire que nous ne sommes pas en relation avec l'âme de ceux que nous avons connus sur la terre, quand ils nous donnent toutes les preuves physiques et intellectuelles qui affirment leur individualité ? Vous enseignez l'existence de Satan, c'est-à-dire celle d'un être monstrueux dont le pouvoir serait illimité pour nous entraîner vers l'abîme et pour l'éternité, et vous voulez que nous croyions à cette invention qui dérive du Mazdéisme, et qui serait la plus sanglante injure à la justice de Dieu ?

Non, non, nous repoussons bien loin cette conception insensée, et nous nions résolûment l'existence du Diable que réprouve la raison et qui n'a jamais été démontrée par l'expérience. L'Eglise a fondé le dogme de la divinité de Jésus sur les miracles qu'il accom-

plit, mais nous reproduisons aujourd'hui les mêmes prodiges : guérisons des paralytiques, apparition matérialisée après la mort, discours en langues étrangères, transfiguration, etc. Or, si l'on attribue ces faits à l'intervention du démon, il devient évident que les faits de ce genre n'ont point un caractère exclusivement divin ; s'il peut faire des choses aussi étonnantes, comment pourrons-nous distinguer les bons miracles des mauvais, et savoir ce qui vient de Dieu ou du diable ? La vérité est que ces phénomènes attribués par l'ignorance des anciens à une intervention surnaturelle, sont dus à des facultés de l'âme que l'on ne connaissait pas encore, et que l'étude nous a aujourd'hui révélées.

Il résulte des observations et des expériences faites depuis un demi-siècle, par les spirites et les savants, que l'âme humaine a une existence indépendante du corps physique. Pendant la vie, cette âme est associée à une certaine substantialité qui reproduit la forme corporelle, laquelle devient visible lorsque l'âme sort du corps. Sans faire appel même aux travaux des spirites sur ce point, les expériences faites avec Eusapia montrent que l'âme s'extériorise physiquement, puisqu'on conserve des empreintes de ses doigts fluidiques sur du noir de fumée, lesquelles sont identiques à celles laissées par la main matérielle. Il est des preuves qu'on ne peut simuler, et celle qu'on obtient par le dessin des papilles des doigts est inimitable. Non seulement on a obtenu la reproduction du double fluidique des mains du médium, mais aussi celle du visage (1). D'ailleurs, les cas empruntés aux hallucinations télépathiques, joints aux photographies de doubles de vivants, ne laissent pas l'ombre d'un doute sur l'authenticité du phénomène.

Nous constatons, longtemps après la mort, la conservation de ce double attestée par des centaines de témoignages et par la photographie, comme le raconte Alfred Russel Wallace qui a obtenu le portrait de sa mère ; le Dr Thompson fournit le même témoignage, bien que sa mère fût morte en lui donnant le jour, 44 années auparavant, etc. Les esprits matérialisés, photographiés et moulés dans la paraffine, affirment également la conservation du périsprit en même temps que celle de l'intelligence.

Donc, si pendant la vie ces phénomènes (apparitions et matéria-

(1) Guillaume de Fontenay. — *A propos d'Eusapia Paladino,* pages 105 et suiv.

lisations), sont produits par l'âme humaine, de quel droit viendrez-vous nous dire que ce n'est pas l'âme qui les produit après la mort ? Il faut autre chose que des affirmations pour détruire le formidable ensemble de preuves que nous possédons. C'est un bloc solide que rien ne saurait entamer, et tous ces documents forment les assises de la science religieuse de demain. Il vous faudra, prêtres et pasteurs, réformer vos enseignements pour les hausser jusqu'à la conception nouvelle d'une loi d'amour émanant de notre père céleste. Au lieu d'être en punition ici-bas, et châtiés éternellement pour des infractions aux règles que vous avez imaginées, nous sommes certains que nous progressons sans cesse, et c'est la raison d'être de notre existence que d'avoir devant nous toujours plus de bonheur, à mesure que nous nous élevons dans la hiérarchie des êtres.

Les antiques erreurs et les superstitions du passé s'écroulent sous l'irrésistible poussée de la science. Elle a porté son flambeau dans vos dogmes, et à sa lumière s'évanouissent les fantômes créés par vous ; la suprême intelligence nous apparaît dans la splendeur de son amour et de sa justice. Plus de grâces, plus de privilèges, une égale sollicitude s'étend sur tous les enfants de Dieu, et il se révèle plus grandiose et plus miséricordieux que sous les misérables oripeaux dont on l'avait revêtu. Ce sont les grandes voix de l'espace qui nous annoncent la venue de l'ère nouvelle, et leur éloquence persuasive, leur science et leur sagesse ont plus d'empire sur nous que nos anathèmes intéressés. En vain vous pousserez des clameurs désespérées, le progrès vous entraîne dans sa marche majestueuse et irrésistible ; vos faibles voix se perdront dans le chœur formidable des peuples délivrés, élevant vers le ciel leurs actions de grâces pour célébrer l'heure de la délivrance intellectuelle, l'heure de la rénovation morale de l'humanité.

Gabriel DELANNE.



Phénomènes psychiques

OBSERVÉS AU VILLAGE DE D...

PAR

CH. BROQUET et LE Dr DUSART

étudiant en médecine. *ancien interne des hôpitaux de Paris.*

(SUITE)

Une séance d'apports des plus remarquables fut la suivante : Ch. B... se trouvait à D... chez Maria, qui, fatiguée, s'était étendue tout habillée sur un lit de camp. Une lampe était placée sur une table, autour de laquelle se tenaient M. G. V..., père du médium, Mlle J. H... et Ch. B... les deux derniers lisaient. Tout à coup Mlle J. H... fait remarquer que Maria semble en état de trance. On regarde ; on la voit lever le bras verticalement, la main ouverte, et une *razette*, grand instrument de jardinage, s'y dépose ; Ch. B... la prend et la met auprès du lit. A peine a-t-il terminé, qu'on voit se placer également dans la main toujours ouverte, un *rouleau* de papier peint. Celui-ci est suivi de toute une série de vêtements, de feuilles de papier, un *morceau de bois* de un mètre de longueur, etc. On avait à peine le temps d'en enlever un, qu'un autre se présentait. Les apports furent attribués aux esprits Aline B... dont il a déjà été parlé à propos de fleurs, et Nelly, sa sœur.

Il arrivait souvent que l'on n'obtenait aucun phénomène physique pendant les séances. Celles-ci se terminaient à peine, que les faits les plus curieux se produisaient, parfois dans la salle de l'estaminet, en présence des personnes les plus diverses, souvent tout-à-fait étrangères à toute notion de spiritisme et qui en restaient épouvantées. On peut dire même que c'est surtout hors séance et au moment où on s'y attendait le moins que survenaient les incidents les plus frappants.

Un soir, pendant une séance, M. H..., qui y assistait, constatait avec humeur et beaucoup de scepticisme que la médiumnité de Maria n'était nullement ce que l'on avait dit. On se retire dans une chambre à coucher, éclairée alors par deux lampes et, au moment où on se dispose à se séparer pour la nuit, 14 apports se produi-

sent en moins de cinq minutes. C'étaient surtout de ces billes en bois, appelées *Cholettes* dans le Nord et la Picardie, qui tombaient avec bruit sur tous les points du parquet. M. V... sur lequel plusieurs étaient tombées, voulut en ramasser. Dès qu'il approchait la main de l'une d'elles, elle disparaissait pour se montrer un peu plus loin. Ce fut une chasse comique.

Un jour, en l'absence de Ch. B..., Aline écrit par la main de Maria une communication, au haut de laquelle étaient inscrits les mots : « Secret pour Charles ! » La communication terminée, Aline dit à Maria, agissant comme médium auditif, de la plier et de la poser sur la table, ajoutant qu'elle allait la mettre dans une poche des vêtements de Ch. B... La feuille est pliée, posée sur la table, sous une autre feuille de papier. Quelques instants après, la lettre avait disparu. Ch. B... arrive un peu plus tard et Maria lui raconte ce qui s'est passé. Ch. B... retourne toutes ses poches et ne trouve rien. Il commençait à croire à une mystification, lorsque l'idée lui vint de visiter des vêtements qu'il avait laissés chez le médium, et il y trouve la communication.

Fréquemment des feuilles de papier disparaissaient de la table. On les voyait s'élever en ondulant jusqu'au plafond et s'évanouir. Le même fait se produisait surtout pour le paquet de tabac dans lequel Ch. B... se disposait à puiser.

Voici un fait plus complexe :

Le diner venait de finir ; Clément s'incarne en Maria, demande une feuille de papier, la fait couper à une certaine dimension et demande à Ch. B... d'y faire une remarque quelconque. Le nom Marguerite est écrit dans un des coins et surmonté de trois points en triangle ⁂ « Bien, dit Clément, mets-la sur la table et je l'enlèverai. » On propose à Clément, qui accepte, de compliquer un peu l'épreuve. La feuille de papier est donc pliée en quatre, enfermée dans une enveloppe fermée à la gomme et placée au milieu de la table. Afin que Clément puisse ouvrir l'enveloppe et n'enlever que la feuille, un canif est posé sur celle-ci, avec la grande lame ouverte. Ch. B... demande à Clément de ne prendre que la feuille et de laisser l'enveloppe et le canif. Il était deux heures de l'après-midi. Le reste de la journée s'écoule sans que rien se produise. Le lendemain matin, à 7 heures, les choses sont encore dans le même

état. A huit heures, toute la famille et Ch. B... se trouvant réunie dans cette pièce et chacun se tenant à plusieurs mètres au moins de la table, on voit le canif se lever tout seul dans l'espace ; l'enveloppe en fait autant. La lame du canif s'introduit dans l'enveloppe, l'ouvre et disparaît, tandis que l'enveloppe retombe vide sur la table, où elle reprend doucement sa place primitive. Ch. B... s'en empare et tandis qu'il l'entrouvre pour constater l'absence de la feuille, un choc se produit, qui la fait retomber sur la table. On la relève et on y trouve le canif, refermé, qui en retombant dans l'enveloppe l'avait fait glisser des mains de Ch. B...

On commenta beaucoup ce fait singulier et on en causait encore, le soir, lorque réunis autour de la table, on prenait le café avec quelques amis. A ce moment, Clément s'incarne en Maria et demande une tasse de café. On la lui sert, mais il n'y touche pas et dit : « Regardez bien ; je vais enlever un morceau de sucre. » Il quitte le corps de Maria, qui reprend sa personnalité normale et peu d'instants après, le morceau de sucre, placé au sommet de la pile dans le sucrier, disparaît aux yeux des assistants, qui, rendus attentifs par cette annonce, n'avaient pas cessé d'observer.

Le lendemain soir on tenait une séance. Après quelques instants, Clément se présente et dit à Ch. B... « Veux-tu du sucre ? » Ch. B... accepte et, en pleine lumière, on voit tomber dans la main du médium, un petit paquet soigneusement ficelé.

On l'ouvre, il était constitué par la feuille de papier enlevée la veille de l'enveloppe et sur laquelle on retrouve le nom écrit et les trois points. Elle entourait un morceau de sucre, celui, sans doute, qui avait disparu la veille. Quant à la ficelle, Clément assura l'avoir prise dans l'épicerie de M. B... à 13 kilom. de là.

Voici maintenant des faits d'apport qui caractérisent bien le rôle d'esprits familiers au service du médium.

Un dimanche, Mme V... mère de Maria, sort pour porter une bouteille de vin à des ouvriers, travaillant dans un puits, au centre du village. Maria, restée seule avec Ch. B..., lui dit que si sa mère n'a pas pensé à eux, ils n'en ont pas moins soif et déclare qu'elle va chercher une bouteille de cidre à la cave. Elle descend et quelques instants après remonte, les mains vides : la porte du caveau est obstruée par une rangée de grosses futailles. Maria s'écrie avec

dépit : « Quelqu'un ne viendra-t-il pas nous en offrir ? » Aussitôt elle voit paraître le fantôme de Nelly, qui lui apporte une bouteille de cidre. Ch. B... ne vit que la bouteille s'avançant dans l'espace. Quand Mme V... rentra, elle trouva Maria et son cousin dégustant le cidre ainsi offert.

A quelques jours de là, Mme V... remet à Maria un panier et lui commande d'aller chercher des pommes de terre à la cave : Maria était fatiguée et peu disposée à descendre à la cave. Elle s'arrêta donc sur le seuil, le panier dans les mains, et dit : « Clément, emplis-le, je te prie. » A peine avait-elle prononcé le dernier mot, que le panier s'emplit jusqu'aux bords, aux grands éclats de rire des parents que cette scène amuse beaucoup, car ils ont cessé de s'étonner, tant les faits de ce genre sont fréquents.

Un jour Maria longeait avec son père les bords de la Delle, torrent très rapide et aux bords escarpés. Elle avait cueilli quelques fleurs qui ne lui plaisaient que médiocrement, lorsqu'elle en aperçut de très jolies, au bas de la berge, presque au niveau de l'eau. Elle demande à son père d'aller les lui cueillir. Celui-ci en démontre l'impossibilité : « Cependant, dit Maria, je les aurai tout de même ! Clément, va me les cueillir ! » Aussitôt quatre fleurs quittent leurs tiges et viennent se poser dans sa main. « Tu ne me donnes que cela ? » Deux autres viennent s'ajouter aux premières et Maria rentre chez elle, en se moquant de son père, bien moins adroit que Clément. Quand on félicite celui-ci de son empressement, il répond dans son grossier patois : « Mi j'sus toudis prêt ! (Moi, je suis toujours prêt) ».

En serviteur aussi vigoureux que zélé, il défend son médium contre ceux qui se permettent de tourner ses apports en ridicule. Dans une seule séance, *trois* de ces derniers furent roués de coups et jetés dehors par la porte ouverte spontanément. On le sait aujourd'hui et personne ne s'y frotte plus.

Autre exploit de Clément. Maria restant faible depuis sa guérison, un médecin lui avait conseillé l'exercice de la bicyclette. Un jour sur la route de Valenciennes à D..., elle se sent prise d'une telle fringale, que les forces lui manquant, elle descend de bicyclette et s'assied au bord de la route en disant : « Clément, j'ai faim ! » Aussitôt une poignée de grosses noisettes lui tombe dans les mains. Elle les mange et reprend sa route.

Maria étant à Valenciennes, va jeter une lettre à la poste. En route un pick-poket lui enlève son porte-monnaie, contenant sept francs. En rentrant chez M. B..., elle s'aperçoit du vol et fait appel à Clément. Au bout de quelques minutes celui-ci vient dire qu'il connaît le voleur, mais n'a pu encore reprendre le porte-monnaie : « C'est égal, ajoute-t-il, il n'est pas perdu, je te le rendrai ! » Il était trois heures de l'après-midi. Le soir arrive sans que le porte-monnaie reparaisse. Maria va se coucher et quelque temps après M. et Mme B... se rendent dans sa chambre, pour s'assurer que rien ne lui manque. Ils la trouvent profondément endormie. Une lampe brûlait auprès d'elle et M. B... en tenait une autre en mains. A ce moment M. et Mme B... voient le porte-monnaie se former dans l'espace et tomber à leurs pieds. Il ne contenait plus que 5 francs ! Clément, interrogé le lendemain par Maria, déclara que « les deux autres avaient été bus. »

Maria avait perdu depuis deux ans une boucle d'oreilles à laquelle elle tenait beaucoup. Pendant une séance du mois d'août dernier, les assistants virent venir d'un coin de la pièce et se poser doucement sur la table la boucle perdue. Elle était rapportée par Hubert, le frère de Maria, mort à 6 ans et demi environ.

Ce même Hubert se manifesta encore dans les circonstances suivantes : ses parents lui avaient fait cadeau pendant sa vie, d'un jeu d'arbalète qu'il aimait beaucoup. Après son décès Maria, ayant les mêmes goûts que son frère, aimait à tirer assez souvent. Un jour, elle propose à Ch. B..., de faire une partie. Elle prend une fléchette d'environ cent grammes, la pose sur l'arbalète, vise, et avant qu'elle ait lâché la détente, la fléchette disparaît. Elle en prend une seconde ; celle-ci part, atteint la cible, mais, au moment où Ch. B... s'avance pour la retirer, elle disparaît à son tour. Enfin on prend la troisième et dernière, qui a le même sort que la seconde.

Quelques instants après, Hubert s'incarne en Maria et demande à Ch. B... s'il veut jouer avec lui. Celui-ci accepte, en faisant remarquer l'absence de fléchettes. « Je vais t'en donner. » répond Hubert. Il quitte le corps de Maria ; une fléchette se forme dans l'espace et tombe dans les mains du médium. Hubert se réincarne de nouveau et la partie s'engage. Dès qu'elle est terminée, Hubert quitte le corps de Maria et les fléchettes disparaissent avec

lui. Pendant plusieurs jours, les mêmes faits se reproduisirent, les fléchettes arrivant avec Hubert et disparaissant avec lui.

Du mois de mars au mois de septembre, ces phénomènes ont été si nombreux que nous devons nous borner à ces quelques exemples.

A partir du 1er septembre, des séances eurent lieu régulièrement une fois par semaine, auxquelles assistaient Ch. Broquet, le Dr Dusart et de quatre à six autres assistants. Après la séance, on rédigeait un procès-verbal signé de toutes les personnes présentes. Nous allons en extraire ce qui a trait aux apports. On verra qu'il ne s'est guère tenu de séances sans qu'il s'en produisît. Les réunions avaient lieu de trois à cinq heures de l'après-midi, dans une salle éclairée par deux fenêtres au midi et souvent le médium, qui faisait face aux fenêtres, recevait le soleil sur la figure. C'est assez dire que la lumière ne faisait pas défaut. Dans un seul cas, le phénomène se produisit dans la soirée, mais alors une grosse lampe munie d'un abat-jour était suspendue au dessus de la table.

1er septembre. — Maria tombe en trance : les deux mains sont sur la table ; la droite tient un crayon, la gauche est entrouverte, la paume en haut. Au bout de quelques secondes on y trouve une noisette que personne n'a vu venir.

7 septembre. — Hubert écrit par la main de Maria : « Veux-tu un apport ? » Le dernier mot est à peine écrit que Maria tombe en trance, la main se lève à hauteur de la tête. Entre les doigts formant une sorte de cône se dépose un morceau de sucre.

Dans la même séance, Clément Bourlet, incarné en Maria, demande au Dr Dusart s'il veut un apport. Il quitte le corps du médium qui tombe en trance, avance la main gauche ouverte au milieu de la table et il s'y dépose en équilibre sur le bord interne un petit morceau de sucre, rongé sur les bords et souillé de terre. Clément interrogé répond qu'il l'a ramassé à terre où venait de le laisser tomber un petit garçon du village qu'il nomme et qui se trouvait sur les bras de sa mère.

14 septembre. — Le médium finissait d'écrire une communication donnée par Hubert. Ses deux mains étaient immobiles sur la table, lorsqu'on vit tomber entre elles, avec un bruit de choc, une petite boîte d'amorces au fulminate de mercure.

25 septembre. — Clément, incarné en Maria, annonce que

Hubert veut donner quelque chose à sa sœur. Celle-ci tombe en trance, se renverse sur le dossier de sa chaise, relève lentement la main droite ouverte, la paume en haut, et il s'y dépose une fusée de feu d'artifice.

5 octobre. — Le médium cesse d'écrire, s'appuie sur l'épaule droite du Dr Dusart. Sa main gauche s'allonge vers le milieu de la table, tandis que la droite reste immobile au-dessus du crayon qu'elle venait de lâcher. Les assistants assis en face voient venir d'arrière en avant et de haut en bas un objet qui passe près de la tête du Dr Dusart et au-dessus de celle du médium, une petite boîte qui frôle la main gauche du médium, tombe avec bruit sur la table et roule ensuite pour aller retomber sur une chaise restée inoccupée. Personne ne se trouvait derrière le médium. L'apport était encore constitué par une boîte d'amorces au fulminate.

Le 15 septembre, M. Ch. Broquet et le Dr Dusart avaient visité une grande boîte carrée où se trouvaient des boîtes d'amorces et des fusées d'artifice. Ils avaient constaté qu'il s'y trouvait encore trois boîtes d'amorces ; ils l'avaient ensuite refermée, ficelée avec soin et avaient scellé tous les tours de ficelle avec des bandes de papier gommé. Ils en avaient appliqué encore entre le couvercle et la boîte, et les avaient couvertes de signatures portant à la fois sur les bandes et la boîte. On l'apporte sur la table ; on constate qu'elle est intacte; on l'ouvre et on n'y trouve plus que *deux* boîtes d'amorces.

19 octobre. — Maria, placée à la droite du Dr Dusart, tombe en trance, s'appuie sur l'épaule du docteur, élève la main gauche, et la renverse, la paume en haut. Le Dr Dusart regarde aussitôt, et trouve placée tout à fait à l'extrémité des doigts une petite boîte en bois contenant trois de ces balles de plomb percées au centre, que les pêcheurs attachent autour du filet appelé épervier.

2 novembre. — Avant la séance, une cholette tombe aux pieds de Maria, tandis qu'elle traversait le vestibule ; une seconde est lancée d'arrière en avant entre Maria et Octavie B***, au moment où elles entraient dans la salle des séances. Une troisième et une quatrième tombent verticalement, comme du plafond, au milieu de cinq à six personnes debout ; Maria n'était pas près du groupe et répondait à d'autres personnes. Une cinquième tombant devant Maria, celle-ci,

la voyant, retire les mains pour éviter le choc, mais la cholette dévie légèrement et vient frapper ses doigts d'un coup sec et retombe à terre, tandis que Maria se frottait le dessus des doigts un peu endoloris. Deux autres cholettes sont encore tombées dans la salle des séances.

9 novembre. — Hubert s'incarne en Maria, puis disparaît, et aussitôt le médium tombe en trance, s'appuie sur l'épaule droite du Dr Dusart, lève la main gauche ouverte, la paume en l'air, au-dessus de cette épaule. Le Dr Dusart comprenant ce qui se prépare, tourne aussitôt la tête et *voit* tomber dans cette main une petite boîte métallique. Les assistants placés en face déclarent avoir bien vu tomber la boîte.

23 novembre. — Avant la séance, deux cholettes tombent près de Maria, mais dans des conditions de contrôle insuffisantes. Une troisième arrive dans les conditions suivantes : Maria tenant de la main gauche un ustensile de ménage avait passé le bras droit autour de la taille de Mlle S. D***, et les deux jeunes filles s'avançaient de front, lorsqu'une cholette tombant verticalement devant elles, toutes deux reculent brusquement, en poussant une exclamation.

(A suivre).

Une conférence

LES HABITANTS DU MONDE INVISIBLE

Le dimanche 26 février, salle du Grand-Orient de France, 16 rue Cadet, notre rédacteur en chef, M. Gabriel Delanne, vice-président de la société française d'étude des phénomènes psychiques, a fait une conférence avec projections à la lumière électrique. Titre : *Les habitants du monde invisible.*

Nous n'entreprendrons pas de faire ici un compte rendu détaillé du sujet traité par l'orateur qui n'a pas parlé moins de deux heures 1/2 devant un auditoire dont l'attention, suffisamment captée dès le début, est allée sans cesse grandissant jusqu'à l'ovation qui a clos cette séance sensationnelle. Notre but est surtout de marquer les circonstances principales qui ont caractérisé cette manifestation oratoire.

Indiquons toutefois les grandes lignes de la démonstration accomplie :

A côté et au-dessus de notre monde visible, vit un monde invisible.

A côté et au-dessus des vivants incarnés dans un corps terrestre, existent ceux qui ont franchi l'épreuve de la mort, ceux qui continuent dans l'au-delà la vie de l'esprit. A côté des corps mortels, les corps fluidiques, la mort n'étant qu'un changement d'état.

« C'est un prolongement sublime que la tombe ;
« L'on y monte, étonné d'avoir cru qu'on y tombe ».

a écrit V. Hugo. Le grand poëte a écrit encore :

« Les morts sont les invisibles, non les absents ».

Ces deux humanités, l'humanité visible et l'humanité invisible, peuvent, dans certaines circonstances, entrer en contact et en communication.

Des moyens appropriés peuvent déterminer cette communication. Il y faut l'intervention d'une force particulière dégagée par un sujet spécialement doué, qu'on appelle médium.

Par le concours du médium, par la force psychique extériorisée hors du sujet, les êtres invisibles, les entités intellectuelles de l'au-delà se manifestent aux vivants par des coups frappés, par la parole, par l'écriture, par les phénomènes de l'incorporation ou incarnation, par des apports d'objets, par des mouvements ou déplacements du corps, par des matérialisations, par des apparitions douées d'un corps temporaire, lequel est parfois pourvu non seulement des apparences, mais de tous les organes de la vie physiologique.

Le spiritualisme moderne ne se contente pas d'alléguer l'existence de la force psychique, il la prouve.

Le spiritualisme moderne ne se contente pas d'alléguer l'existence de phénomènes dus à l'action des invisibles, il en démontre la réalité.

Comment la science spirite fait-elle cette preuve et cette démonstration ? Par l'observation et par l'expérience, par la méthode positive, par la méthode expérimentale, par les procédés de l'investigation scientifique la plus rigoureuse.

C'est fini de rire ! Il est passé le temps où le phénomène spirite était abandonné à l'observation et aux commentaires de Mme Pipelet et de Mme Gibou.

Messieurs les savants officiels, ces affirmations scientifiques, s'appliquant à un ensemble de faits divers, sont signées : William Crookes, Albert Russell Wallace, Lodge, Myers, Cromwell Varley, Aksakof, Zöllner, Lombroso. de Rochas, Ch. Richet, etc.

Confirmez-vous ou bien contestez-vous ? car l'heure du silence est passée. C'est fini aussi de se taire. Le phénomène est là. Il se meut, s'agite, bruit, parle, chante, frissonne ; il marche, il vous talonne, il vous touche et vous tient. Il vous tient de sa main fantômatique mais réelle, où une vie temporaire a mis assez de force pour vous saisir et vous faire retourner pendant que sa voix vous crie :

« C'est moi ! me connais-tu ?... »

La force extériorisée par le médium, la voilà prouvée par ces photographies, car si vous contestez qu'on puisse photographier une force, vous ne contesterez pas qu'on puisse la photographier dans ses effets.

Or, voilà les sels d'argent décomposés par les effluves émanés de la main du sujet.

Ne répondez pas que l'action subie par la plaque photographique est attribuable à la chaleur. On a éliminé de l'expérience l'action de la chaleur par un écran liquide interposé.

La force nerveuse extériorisée par la main du médium ne se prouve pas seulement par la photographie. Elle est prouvée encore et mesurée dans ses degrés d'intensité par cet appareil enregistreur construit par l'illustre chimiste Crookes et dont voici la projection.

Et maintenant que nous tenons cette force, point de départ et instrument des phénomènes, voyons les effets de cette force médiumnimique, voyons les phénomènes produits :

Voici la lévitation de la table, photographiée et affirmée par des commissions de savants.

Voici des empreintes faites dans un bloc de mastic ; voilà des moulages de mains dans la paraffine.

Ces projections vont représenter les phénomènes de télépathie : cette image, c'est la fiancée du capitaine Volpi, malade et alitée et cependant apparaissant au capitaine et surprise par la plaque photographique (dédoublement d'un vivant).

Cette projection représente des apparitions obtenues par la médiumnité de Mme d'Espérance.

Cette autre projection, c'est Katie King venant visiter W. Crookes pendant trois ans, se faisant ausculter et photographier (apparition d'un être mort).

Cette superbe et convaincante démonstration part des simples faits de typtologie, se poursuit et se développe ainsi pour aboutir à son couronnement dans le phénomène transcendantal des apparitions matérialisées.

La caractéristique de cette conférence, c'est sa précision scientifique soulignée encore par les projections photographiques. Plus d'allégations, plus d'hypothèses; des faits, des résultats rigoureusement contrôlés. Des résultats accumulés par une expérimentation prolongée, par l'étude d'une pléïade de savants illustres, ayant à leur service les appareils les plus délicats et les plus perfectionnés. C'est le domaine du mystère, c'est l'au-delà exploré et étudié par la méthode positive, c'est l'ex-chimère objectivée par la science ! Le langage précis de l'orateur, sa dialectique lumineuse imposent la conviction à la raison, pendant que son éloquence parlant au sentiment entraîne les cœurs dans cette sphère de l'idéal plus riche de réalités fécondes que de séduisantes chimères.

Sans doute, un tel exposé de faits tue le surnaturel : c'est la mort du miracle. Mais l'esprit s'élargit dans une plus haute compréhension de Dieu en face d'une synthèse qui nous montre les puissances de la vie en évolution entraînant les choses et les êtres dans une ascension indéfinie vers plus de perfection et plus de bonheur.

Après avoir regardé du côté du conférencier, regardons maintenant du côté de la salle et notre satisfaction ne sera pas moindre.

La salle ? elle a été trop petite pour l'assistance qui l'envahissait. Voilà un millier de personnes. Dès deux heures, c'est-à-dire longtemps avant l'heure de la conférence, il ne restait plus une place disponible. De nombreux groupes d'auditeurs debout occupaient le chemin central qui mène à l'estrade. Il a fallu la courtoise aménité d'un auditoire d'élite pour que, dans de telles circonstances, un silence interrompu par la seule intermittence des applaudissements, ait pu régner jusqu'au bout. Le très distingué docteur Moutin, qui présidait la conférence, a dû déclarer à l'assistance qu'à la prochaine occasion on choisirait une salle plus vaste encore.

La composition de cet auditoire est intéressante à noter, comme

un signe des temps. A côté d'une majorité de spirites se pressaient toutefois nombre de journalistes, de docteurs en médecine, de savants même ; un membre de l'institut n'avait pas craint d'aventurer la majesté de ses palmes parmi le simple gramen spirite.

Cela prouve que l'idée a fait du chemin à travers l'ombre ennemie et la conspiration du silence. On y vient ; on veut voir ; on veut savoir. Les curiosités sont en éveil ; en éveil aussi les intelligences. Un tel spectacle eût été impossible, il y a dix ans.

Nous formulerions volontiers un souhait. Nous voudrions que la contradiction fût possible. On aurait tout à gagner à ce que l'auditeur de bonne foi pût poser une question, éclaircir un point ou un fait, tenter une discussion. La science de Gabriel Delanne triompherait plus fructueusement encore pour la gloire de la vérité.

JULES GAILLARD.

Deux séances d'Eusapia

Quoiqu'il ait à peine dépassé quarante-cinq ans, mon ami Charles Epheyre est un savant déjà célèbre : professeur de physiologie dans une des plus grandes écoles de l'Europe, membre de l'Institut, il pourrait, comme bien d'autres, s'endormir dans l'heureuse quiétude de la science officielle ; mais c'est une âme ardente, un esprit curieux, que l'inconnu attire : aussi va-t-il hardiment au devant de tous les mystères, prêt à soulever le voile qui les couvre, sans souci de l'étonnement qu'il excite parfois chez ses confrères, sans crainte des railleries que ne lui ménagent pas les sots. « Voudriez-vous, m'écrivait-il dans le courant de décembre, assister à une séance d'Eusapia Paladino ? Je dois expérimenter avec elle samedi soir. Vous vous rencontrerez chez moi avec M... de Cambridge et F..., de Genève. J'attends beaucoup d'expériences faites avec de tels observateurs ».

Vous jugez si j'acceptai avec empressement pareil rendez-vous. Donc, le samedi suivant, à peine débarqué par l'express en gare de Lyon, je me faisais conduire dans le faubourg Saint-Germain, au vieil hôtel monumental où habite mon ami. A dix heures, nous

étions tous réunis dans son vaste cabinet, haut de plafond comme une cathédrale, aux trois grandes fenêtres drapées de lourdes tentures, aux murs couverts de livres de tous côtés.

Aux deux savants dont il m'avait annoncé la présence s'étaient joints deux amis très intimes de notre hôte, Monsieur de X..., ambassadeur de France près d'une grande puissance étrangère et sa charmante femme. Nous ne tardâmes guère à voir arriver le médium.

Bien prise en sa petite taille, Eusapia paraît âgée d'environ quarante ans. Sa tête énergique, aux yeux perçants, une vraie tête d'impératrice romaine, est couronnée de cheveux noirs où pointe à droite une mèche blanche. Je suis le seul des assistants qu'elle ne connaisse pas ; aussi me regarde-t-elle d'abord avec un air où je crois démêler une appréhension mêlée de défiance. Mais elle se familiarise bientôt avec moi.

On prépare pour la séance l'espèce d'abri où doit se condenser, paraît-il, hors des atteintes de la lumière, la force mystérieuse émanée du médium. C'est tout simplement l'embrasure d'une des profondes fenêtres du cabinet ; la dernière près du mur à droite ; nous y portons un tabouret sur lequel reposent une assiette pleine de farine, qui ne servira d'ailleurs à rien, et une cithare ; puis nous laissons retomber les deux rideaux. Le dos tourné à cette sorte de chapelle improvisée, Eusapia s'assied sur une chaise à dix centimètres environ de la fenêtre, et l'on met devant elle une table quadrangulaire en bois blanc, un peu plus longue que large, une vulgaire table de cuisine.

Nous prenons tous place autour de la table, sauf notre hôte qui s'occupe de régler l'éclairage et qui note au fur et à mesure les incidents : je suis à la droite du médium, Monsieur M... à sa gauche et nous tenons chacun une de ses mains ; les autres assistants font la chaîne avec nous, comme dans les séances de spiritisme ordinaire. Nous causons très librement. Eusapia semble très désireuse de convaincre monsieur M... qui, après avoir vu et cru à l'île Roubaud, a laissé vaciller sa foi à Cambridge, lorsque M. Richard Hodgson réussit à persuader à tous ses collègues de la *Société des Recherches Psychiques* qu'ils n'avaient devant eux qu'une assez maladroite simulatrice. Peu à peu son état change, elle est plus

taciturne, plus nerveuse ; et une sorte de hoquet hystérique soulève fréquemment sa poitrine. En même temps, la table se meut sous nos mains ; elle s'agite, elle quitte le sol des trois pieds et reste ainsi quelques secondes en équilibre instable, quoique nous pesions sur elle de toutes nos forces, mes voisins et moi, sans parvenir à la faire retomber. Le professeur F... est invité par Eusapia à prendre entre ses mains un pan de sa robe : bientôt il déclare qu'il sent dans ce pan de robe des mouvements tout à fait semblables à ceux d'un animal qui y serait emprisonné. La lumière, dont l'éclat semble blesser la sensibilité à fleur de peau du médium, a été graduellement baissée : on distingue cependant le corsage clair d'Eusapia et sa tête sur laquelle elle a mis un mouchoir blanc .Ses pieds et ses genoux sont d'abord tenus par notre hôte, plus tard, par monsieur F..., nous nous assurons, monsieur M... et moi, par des épreuves répétées, que nous tenons bien chacun une main différente.

C'est alors qu'Eusapia, soulevant sa main gauche emprisonnée dans celle de monsieur M..., la porte, sans se retourner, dans la direction d'un des rideaux et fait un geste d'appel : *Veni*, dit-elle avec effort, *veni*, et elle pousse des soupirs, elle geint presque comme une femme en travail. Merveille ! nous voyons tous le rideau qui se gonfle, comme poussé par un souffle intérieur, et qui s'avance vers le médium. C'est au tour de ma main d'accompagner la main droite d'Eusapia. Cette fois, le rideau situé de mon côté, est comme emporté par un coup de tempête et il s'abat sur mon front et mon épaule, recouvrant en partie la table, non sans m'avoir assez désagréablement frôlé l'œil droit en passant. Presque aussitôt, je me sens touché à l'épaule droite, tandis que je tiens fermement la main d'Eusapia dans ma main gauche. Ce sont deux contacts successifs, et dans le second je distingue l'impression des doigts et celle du pouce. Les mêmes phénomènes se produisent rapidement du côté de l'autre contrôleur. Les deux rideaux, maintenant, par leur bord inférieur, recouvrent les épaules d'Eusapia et les nôtres et descendent sur nos bras et nos mains, jusque sur la table.

Madame de X... se lève, passe la main, non sans une certaine appréhension, derrière le rideau, près du mur : elle saisit la cithare et la tient, mais presque aussitôt, elle pousse un cri de frayeur, car

elle sent, dit-elle, une main qui la touche ; et elle laisse tomber l'instrument dont nous avons tous entendu vibrer les cordes.

Nous l'exhortons à reprendre la cithare et à montrer plus de courage. A peine madame de X... a-t-elle passé de nouveau la main derrière le rideau, qu'elle déclare sentir encore des contacts : on la tire, s'écrie-t-elle, on me l'enlève ! et voilà que la cithare, échappée en effet à sa main, passe entre l'ouverture des deux rideaux par dessus la tête d'Eusapia et vient se poser doucement sur la table entre les deux mains du médium, tenues par monsieur M... et par moi.

Je cède ma place à un autre contrôleur, monsieur F..., et j'entends les assistants qui accusent de moment en moment des sensations de contacts inattendus. Monsieur M..., d'une de ses mains, tient la main d'Eusapia et de l'autre tient sa nuque. A plusieurs reprises, cette main, ainsi posée sur la nuque du médium, est alternativement pincée et caressée. Madame de X... pose sa main sur le rideau, elle y rencontre une résistance et par moments aussi, elle y sent comme une main qui presse la sienne. Je me lève, je vais porter ma main sur le rideau, à gauche d'Eusapia, à vingt centimètres au moins au-dessus de sa tête que je vois très distinctement ; à l'instant précis où ma main touche le rideau, elle est repoussée avec force comme par un coup d'une autre main qui viendrait par derrière.

Mais il est déjà tard, près d'une heure du matin. Le médium paraît horriblement fatigué. Nous levons la séance en nous donnant de nouveau rendez-vous pour le lundi suivant. Monsieur M..., qui doit retourner en Angleterre, nous fait ses adieux : il part, convaincu de la sincérité des phénomènes auxquels nous venons d'assister.

La séance du lundi a été beaucoup plus courte, elle a à peine duré deux heures ; les phénomènes ont été moins fréquents, moins variés, moins dramatiques, mais elle a eu cet immense avantage de se passer à une lumière assez forte pour permettre à tous les assistants de distinguer, avec une netteté parfaite, tous les mouvements du médium. A aucun moment, nous n'avons perdu de vue sa tête, ni ses mains, de sorte qu'à la rigueur, on aurait pu se dispenser de lui tenir celles-ci comme on l'a fait. M. Camille Flammarion, l'as-

tronome bien connu, et M. Ad. Brisson, rédacteur au *Temps* et directeur des *Annales Politiques et Littéraires*, se sont acquittés du contrôle. Ils avaient à cœur l'un et l'autre qu'il fût absolument rigoureux et le médium s'est soumis à toutes leurs exigences. Chacun d'eux tenait sous son talon un des pieds du médium emprisonné, pour ainsi dire, contre un des pieds de la table, et tenait en même temps dans sa main une des mains du médium posée sur la table et d'ailleurs nettement visible pour tous les assistants.

Le premier phénomène produit par Eusapia a consisté dans des coups frappés à l'intérieur de la table sans contact apparent. Prenant et élevant dans sa main la main d'un de ses contrôleurs, elle faisait le geste d'envoyer un coup vers la table, puis un second, puis un troisième, et à chaque fois, il semblait qu'on entendît tomber sur la table une goutte sonore. Après cela, j'ai vu de nouveau les rideaux s'écarter et se mouvoir à l'appel de sa main, toujours accompagnée de la main du contrôleur ; mais cette fois, sans brusquerie, sans violence. A deux reprises, M. Flammarion s'est senti touché assez fortement, semble-t-il, à la hanche et à la jambe ; mais, malgré tout son désir, il n'a pu obtenir le déplacement d'aucun des objets, cithare et tambourin, qui avaient été placés derrière le rideau. Du reste, le médium était visiblement indisposé, et la plus élémentaire prudence nous interdisait de pousser plus loin des expériences qui auraient pu compromettre gravement sa santé.

Tels sont les faits dont j'ai été témoin : Je ne me charge pas de les expliquer (1). E. BOIRAC.

A PROPOS
De N.-D. de Tilly-sur-Seules

. . . .

— Alors, vous croyez à la réalité des apparitions de Tilly.

— Mais certainement — et aussi de celles de Lourdes, de la Salette et de tant d'autres lieux.

— On me disait que vous étiez un renégat.

— Renégat ! Le mot sonne mal ; mais je confesse qu'il peut m'être appliqué... comme à vous-même d'ailleurs, ou aux vôtres.

Paris, XXe siècle.

— A moi ! A moi qui ai ma place au banc des marguilliers de ma paroisse ! C'est trop fort et je proteste.

— Vous avez tort ; car si vous pouvez légitimement protester en ce qui vous concerne personnellement, vos ascendants sont devenus des renégats le jour où ils ont abandonné le culte de leurs fétiches pour celui des dieux de l'Olympe ; — et renégats une fois de plus quand ils ont remisé Jupiter pour devenir chrétiens.

— Vous jonglez avec les mots.

— Nullement : je m'efforce d'être logique et précis.

— Bref, vous n'êtes pas catholique et vous croyez à la réalité des manifestations qui sont les preuves les plus éclatantes, les plus miraculeuses fournies par la sainte Vierge, par la Reine des cieux en témoignage de l'excellence de la foi catholique. J'avoue que vous me paraissez planer dans les régions les plus nuageuses de l'incohérence.

— C'est mon *credo* que vous désirez connaître. Je n'en fais pas mystère. Je vais vous l'exposer et puis ensuite, je tâcherai de vous fournir sur les *miracles* de Tilly mes idées et les raisons de mes idées dégagées de toute brumeuse obscurité. Notez en tous cas que nous sommes bon nombre de millions de spirites pour les partager.

Je suis né catholique comme trente millions de français qui, peu soucieux d'une religion croulante, continuent à ne la pas pratiquer, à n'y pas croire, sans d'ailleurs la renier.

Quand vint l'âge de la réflexion, je trouvais, avec Diderot, bien barbare et absolument baroque cette idée d'un Dieu, qui tue Dieu, pour apaiser Dieu, et puis qui ordonne de le manger ; d'un dieu féroce, sauvage et extravagant qui voue aux flammes éternelles un nouveau-né mort sans baptême ; d'un dieu auquel saint Augustin veut croire parce qu'il le trouve absurde. Un comble !

Et, comme Schiller, il se trouva que par respect de la Religion, je n'avais plus aucune religion, mon catholicisme s'étant écroulé, disloqué et le protestantisme ne m'attirant en aucune façon. (Plus de papes, plus d'indulgences, quelques abus supprimés ; mais la doctrine monstrueuse de la prédestination).

D'ailleurs, Papistes, Réformés avaient les uns comme les autres le bûcher trop facile.

Bruler Savanarole était un peu vif de la part de gens se réclamant de Jésus qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres ». Mais rôtir Servet était un procédé ne valant pas mieux quand on se prétend disciples de celui qui a formulé en une ligne le code de morale le plus parfait : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait ».

Il me semblait donc qu'une sorte de déisme que je ne cherchais pas à me définir, que la religion de la conscience était tout ce que le créateur devait attendre et exiger de ses créatures.

Tel était mon état d'esprit quand, en 1858, j'eus occasion de faire, pour la première fois, tourner des tables (au casino de Pierrefonds). En même temps ou peu après, pour la première fois également, j'entendis parler de spiritisme. Et, à cette même époque, j'eus plusieurs fois l'honneur de me rencontrer avec Allan Kardec. Ses livres, je les lus au fur et à mesure de leur publication.

Ce fut pour moi une révélation, la traduction bien nette de ce qui, à l'état intuitif mais confus, était au fond de ma pensée. Et je devins un des spirites de la première heure.

Les preuves matérielles sont venues assez souvent fortifier mes convictions. Elles étaient d'ailleurs solides et auraient fort bien pu se passer des dites preuves, comme aussi des moyens de *propagande par le fait* que les Esprits, bien contre mon gré, ont pratiqués chez moi pendant huit ou dix jours, quelques années plus tard..

Voilà ma profession de foi. C'est donc comme spirite que je vais, sur les *phénomènes* de Tilly — prononcez *miracles* si vous voulez — vous offrir mes explications. Les notions incomplètes que vous avez du spiritisme vous seront suffisantes, je l'espère, pour les suivre.

— J'ai lu le livre des Esprits, quelques livres de Nus, Gibier, R. Wallace, etc., et d'assez nombreux articles de Revues.

— C'est parfait. J'ignore si je saurai vous convaincre ; mais je vois que je ne risque pas trop de vous étonner.

Avec quelque fréquence, en France, des apparitions ont lieu qui représentent une jeune femme vêtue d'une blanche tunique et drapée avec élégance dans un manteau bleu.

Quelquefois elle porte dans ses bras un enfant nouveau-né. Plus souvent son attitude est celle qui, à des milliers d'exemplaires, se peut contempler dans le quartier Saint-Sulpice. Sur une banderole qu'elle laisse flotter se lisent ces mots (qui indiquent peu le souci de la propriété des termes) : « Je suis l'immaculée conception ». (1)

Cette femme, paraît-il, c'est la mère de Jésus. Cet enfant en bas âge, Jésus lui-même. Quant à l'inscription, elle veut dire que Marie a conçu

(1) A une époque déjà bien lointaine, en 1850, nous avons eu, en Syrie, la joie de rencontrer un moine appartenant à un ordre dont l'ignorance encyclopédique est d'ailleurs légendaire, et d'apprendre par lui que Marie *avait conçu* sans péché ; que cela allait devenir article de foi. Le dogme était déjà à l'incubation et devait arriver en effet bientôt à éclosion.

sans péché ; et, depuis le pontificat de Pie IX, qu'elle-même a été conçue sans péché.

Les croyants nous l'affirment. C'est bien la sainte Vierge elle-même qui se montre à quelques privilégiés, en général, et quelquefois, comme à Tilly, à un grand nombre de personnes.

Alors, nous devons retrouver, dans cette image, la rigoureuse expression de l'original.

Or, rien ne ressemble moins à la juive, brune et forte, que devait être la mère de Jésus. Bien au contraire, Notre-Dame-de-Tilly rentre plutôt dans ce type de femmes, blondes, éthérées, anémiées même, à l'expression d'idéale candeur, et si peu maternelles, adopté universellement sauf par Raphaël et quelques autres maîtres.

Les types se conservent encore en Orient, et, de Kaïfa au Jourdain, de Nazareth à Jérusalem, il serait probablement impossible d'y trouver un modèle pour « poser » la vierge Marie du type conventionnel.

Nous devons donc affirmer que nos apparitions ne reproduisent nullement l'image de la personne qu'elles prétendent représenter.

Si le type humain n'a pas varié chez les habitants assez clairsemés de la Palestine, il en est de même du costume, et, en Galilée comme sur les bords du Jourdain, le costume, très sommaire, de l'homme et de la femme doit donner l'idée à peu près exacte de celui que portaient Joseph, Marie et Jésus.

La sainte Vierge moderne est vêtue de blanc et de bleu, et son attitude est le plus souvent celle que nous lui voyons dans l'Assomption de Murillo (1) ou bien celle que partout on peut voir chez les marchands dits de bondieuseries.

Nous avons donc déjà un faux type revêtu d'un faux costume.

Il s'agirait maintenant d'établir, par de sérieuses preuves historiques, que Marie a conçu dans des conditions qui auraient eté une violation des lois immuables de la nature.

On sait que c'est entre une cinquantaine d'évangiles que le concile de Nicée, trois siècles après la mort du Christ, a choisi, entre eux les quatre récits, les quatre évangiles, qui, à partir de ce moment, devenaient, à l'exclusion de tous les autres, la règle de la foi.

Naturellement, ces quatre versions furent préférées à raison de ce qu'elles présentaient entre elles le plus de similitude ou plutôt le moins de discordances, car sur quarante-deux points seulement, il y a entre les

(1) Que la France s'est fait adjuger au prix *brut* de 586,000 francs, à la vente des héritiers du maréchal Soult, à qui, soit dit en passant, cette toile n'avait *rien* coûté.

quatre évangélistes accord complet. Il n'y a d'ailleurs pas à s'en étonner, si l'on considère que les trois premiers évangiles, les plus anciens, n'ont fait que recueillir et consigner des traditions orales, 50 à 60 ans après les événements accomplis.

Que disent, au sujet de cette conception miraculeuse, nos quatre auteurs ?

Mathieu n'en parle qu'avec une sobriété de bon goût, en l'espèce.

Marc et Jean n'en soufflent mot.

Luc est seul à nous faire le merveilleux récit.

Jacques, si son évangile eût été admis, eût apporté une bien fausse note à ce concert établi après coup, car il est loin d'être bienveillant pour Marie fort maltraitée aussi par les auteurs juifs du temps.

Ce ne serait pas trop pourtant que le témoignage des quatre évangélistes officiels pour accréditer un récit si prodigieusement invraisemblable, d'autant mieux que les conceptions miraculeuses se retrouvent dans les légendes de presque tous les peuples : en Chine, au Siam, dans l'Inde etc. et même dans le *Nouveau-Monde*.

Bien singulière encore cette virginité... persistante (car *Maria semper virgo*, dit l'église catholique) après la mise au monde après Jésus, de cinq garçons que les évangiles nous nomment et de deux filles au moins, qu'ils ne nous nomment pas.

On ne peut s'empêcher de remarquer que 500 ans plus tard, Mahomet parlait, lui aussi, de houris qui dans son paradis.....

— Vous êtes inconvenant !

— Oh ! nous n'insistons pas et serions désolés de froisser vos susceptibilités dévotes. Passons.

Pour nous, d'ailleurs, la conception naturelle n'a rien qui soit de nature à diminuer Marie ni Jésus, et c'est délibérement que nous rejetons la version mythologique de Luc.

Il nous reste alors :

Le faux portrait d'une femme portant un faux costume et se glorifiant d'un fait absurde et faux aussi.

Nous admettons volontiers que la femme du charpentier Joseph fut une brave femme, une bonne mère de famille. Son intelligence ne devait pas dépasser notablement les limites de l'ordinaire car, dans son fils aîné Jésus, elle ne sut voir qu'une manière de déséquilibré que, dans son intérêt, elle aurait voulu faire interner dans une maison de santé. Et sa famille pensait comme elle.

Les évangélistes nous disent quelles femmes étaient au pied de la croix au moment du supplice. Marie n'y était pas, ce que son brisement

de cœur suffit à faire comprendre, et le *juxta crucem lacrymosa* est un mensonge historique... qu'il ne faut pas trop déplorer puisqu'il nous vaut du latin rimé qui se chante sur une superbe musique, impressionnante comme le plus déchirant sanglot arraché aux entrailles humaines.

Les contemporains de Marie se sont peu occupés d'elle. On sait où elle est née, ce qui est de médiocre intérêt ; mais la mère de Jésus, au moins pour le noyau de chrétiens alors en formation, devenait, semble-t-il, une figure historique d'importance. Or, qu'a-t-elle fait ? Où est-elle allée ? on l'ignore. On ne sait même trop où et quand elle est morte.

Jésus sachant en quelle estime le tenaient les siens, s'est montré un fils très ordinaire ; brusque même quelquefois comme aux noces de Cana. Cependant, au moment de mourir, il recommanda sa mère à Jean.

. . . .

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis cette époque tragique. En vertu de la loi du progrès et des réincarnations successives, il semble probable que Marie soit devenue aujourd'hui un esprit supérieur, très supérieur peut-être. Et alors avec quelle pitié attristée doit-elle considérer cette armée de dévots qui, oubliant presque « l'Ancien des Ages » dont on retrouve encore la barbe blanche dans la naïveté de nos vieux vitraux, a fait d'elle une déesse qu'elle perche sur des nuages dont l'ombre obscurcit l'intelligence de ses fidèles. Pauvres nous !

A Sainte-Gudule (Bruxelles) couverte de diamants, de pierreries représentant plus d'un million de francs, la mère de celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, a l'air d'une idole arrivant d'une pagode de Ceylan.

En Espagne, vêtue de robes de soie, mode du jour, Marie se pourrait présenter dans le monde le plus selected.

A Liesse (Aisne), c'est une négresse. Elle y est venue de Palestine après mille aventures de voyage.

A Lorette, Marie pourrait rentrer dans sa maison de Nazareth. Cet immeuble s'y est transporté et fixé après avoir hésité, dit la chronique historique, entre ce pays et la Croatie.

Pauvres nous !

Quand, à Lourdes hier, à Tilly peut-être demain, Marie se voit consacrer des basiliques comme on n'en élève plus guère à l'Éternel de plus en plus démodé, que doit penser Marie ? Elles font vivre sans doute ceux qui vivent de l'autel ; n'est-ce pas, Chalcas ? Mais, si vous nous tolérez cette boutade : Est-il bien nécessaire qu'ils vivent ?

Que d'asiles, d'hôpitaux, d'établissements charitables auraient pu être fondés avec l'argent employé à édifier ces clochers et ces coupoles !

Sommes-nous présomptueux en pensant que, ces idées humaines, Marie, esprit supérieur, doit les partager aujourd'hui ; que même elles auraient peut-être été les siennes il y a 1900 ans ?

— Mais, dans ces sanctuaires, il se fait des miracles !

— Sans doute... et aussi à la Salpétrière. Lisez Binet et Féré. Vous y verrez décrit un miracle qui ferait le plus grand honneur à Lourdes. Scientifiquement préparé, il fut admirablement réussi au jour et à l'heure indiqués. La suggestion y avait suffi.

Et la foi, la foi profonde, Jésus ne nous a-t-il pas dit qu'elle suffisait pour obtenir des guérisons ? De ces guérisons-là, nous en avons vu à Lourdes et à peu près dans tous les lieux de pélerinages ; et nous espérons que nous en verrions encore, des catastrophes géologiques vinssent-elles à tarir vos sources miraculeuses et à transformer vos chapelles ou cathédrales en tas de moellons.

. . . .

Si nous avons réussi à établir *ce que ne sont pas* nos fameuses apparitions, notre but est atteint.

Ce qu'elles sont, en tenter l'explication, c'est une autre affaire ; nous ne sommes pas, nous ne nous disons pas initiés aux desseins providentiels. Mais les bases ne nous font pas défaut pour faire des hypothèses ne blessant ni la morale ni le sens commun.

Essayons.

Du très gros livre dans lequel MM. Myers, Podmore, etc., ont consigné des milliers de phénomènes de télépathie rigoureusement constatés, on a extrait et traduit en français des centaines de ces faits ; cela forme un livre qui n'est pas mince non plus.

Au nombre de ces faits intéressants, je me rappelle le suivant :

Une vieille juive morte depuis peu se manifeste à deux jeunes filles, les filles de son fils, et elle marque son mécontentement de ce qu'elles avaient oublié d'allumer une lampe à certain jour où le rite israëlite rendait la chose obligatoire.

Donc, après comme avant sa mort, cette juive était soucieuse du scrupuleux accomplissement d'une pratique religieuse de son culte.

Bien souvent, des esprits morts dans la foi catholique réclament des messes, prient leurs amis, leurs parents, de leur en faire dire.

Cela n'est pas pour vous étonner puisque vous savez que la vie de demain n'est autre que la continuation de celle d'aujourd'hui. Le livre de vie est toujours le même : la page terminée, nous avons tourné le feuillet.

Vraies ou fausses, nous conservons nos idées, sauf à ne conserver que les bonnes quand le progrès intellectuel que nous devrons au travail de

notre raison nous aura permis de ne conserver que les premières et d'éliminer nos préjugés et nos erreurs.

Ceci admis, il nous paraît que nombre d'esprits plus pieux qu'éclairés peuvent croire qu'ils font œuvre méritoire en poussant, dans toute la limite de leurs moyens, dans la voie des superstitions qui, pour eux, sont des vérités.

Des Kalmouks font tourner de petits dévidoirs qui disent les prières, s'épargnant ainsi d'avoir à les dire eux-mêmes.

Plus pratiques et amis du progrès, Notowich a visité au Thibet des couvents où les lamas, aux mêmes fins, utilisent la force du vent.

Plus tard, désincarnés, ces bons moines peuvent rêver des appareils perfectionnés, plus rapides, partant plus efficaces, et en suggérer les procédés de construction à leurs confrères survivants.

Dans le même ordre d'idées, quoi d'étonnant à ce que des mariolâtres désincarnés s'efforcent de suggérer à de braves gens partageant leur foi naïve l'ambition de construire des chapelles qui, tout d'abord modestes comme des cabines de bain, deviennent facilement des basiliques au bout de quelques années.

Ils ont tous la ferveur du chapelet, ces esprits prosternés devant la Reine des cieux — (ce qui peut faire regretter à ceux qui n'ont pas le même fétichisme, que la loi salique n'y soit pas en vigueur). Du chapelet, outrant les dimensions, ils ont fait un *rosaire* qu'ils n'ont même pas inventé, mais seulement vulgarisé ; mais peut-être leur devrons-nous un jour quelque chose de plus sérieux, car, à la honte de l'occident, le rosaire lui-même ne saurait se dire à la hauteur des moulins à vent du Thibet. Ceci au figuré, bien entendu.

— Vous parliez d'hypothèses que ne répudierait pas le sens commun, et vous me semblez n'avoir à nous débiter que des turlupinades, d'un goût... Si je vous disais qu'il est fin, vous ne me croiriez pas.

— Excusez-moi ; une causerie n'est pas un discours académique. Le solennel n'est d'ailleurs pas dans notre tempérament et nous n'y réussirions pas ; et puis franchement, nous ne saurions parler bien sérieusement de choses qui ne nous paraissent l'être que par leurs déplorables résultats, celui-ci par exemple : Prenez la carte d'Europe. Vous y voyez très favorisés par leur situation, par leur climat, tous les pays latins : Grèce, Italie, Espagne, Portugal, France, Autriche pour parties :

D'autre part, groupez les nations qui se sont, par la Réforme, soustraites au joug catholique et à ses superstitions : Allemagne, Suisse, Angleterre, Hollande, etc.

De quel côté trouvons-nous la prospérité croissante ? Les statistiques font la réponse, triste pour nous.

Deux mots et je termine.

— Il est assez intéressant de constater que Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, les grandes et même les moyennes villes ne sont jamais le théâtre de ces apparitions dont, vous le savez, nous ne contestons pas la réalité. Les pays protestants musulmans, boudhistes etc., n'en jouissent pas non plus. Elles sévissent tout spécialement dans les pays écartés des centres et dans les pays de montagne. Pourquoi ? La réponse la meilleure ne serait-elle pas celle-ci : Parce que la possibilité d'atteindre le but poursuivi est plus difficile dans les pays éclairés que dans ceux qui... le sont moins ?

On encore : Dans des terrains à peine défrichés qui ne permettent pas, pour le présent, d'autre culture, on ensemence sous cette forme rudimentaire le sentiment religieux. Le souffle, quel qu'il soit, qui pousse en haut nos aspirations, vaut toujours mieux que celui qui nous chasse vers le culte du néant, si ces deux mots se peuvent assembler.

Des centaines de religions sont pratiquées sur notre globe ; Dieu nous a donné la raison, le libre arbitre ; il nous laisse à faire le triage, c'est notre tâche, qu'il ne fera pas pour nous. A nous de saisir la vérité partout où nous la trouvons et de rejeter résolûment tout ce que réprouvent la morale, la conscience, la raison. HUBERT BONCHAMP.

Médiumité auditive

MONSIEUR,

Depuis deux ans environ ayant adopté la doctrine Spirite étant prosélyte de mademoiselle M. T., toute dévouée et très charitable personne, je suis très heureux de vous faire part des intuitions spirituelles que j'ai eues il y a quelques jours. Je suis ouvrier mécanicien, j'appartiens actuellement à une des plus grandes fabriques de coffre-fort de Paris, pour en faire l'ouverture après décès, si la clef est perdue, les combinaisons brouillées etc. Les deux cas que je vais vous décrire méritent, je crois, d'être insérés. Je fus appelé dernièrement au Petit Ivry, chez un docteur qui venait de se désincarner, pour faire l'ouverture de son coffre-fort. Les principaux serruriers du pays avaient travaillés dessus pendant des journées sans résultat, tous d'un commun accord disaient la fracture obligatoire. J'arrivai le lendemain matin. La demoiselle de la maison, me dit : « Pensez-vous que ce sera long. » Je lui répondis : « ce travail

peut durer 3 ou 4 heures, peut-être bien une journée. » Ayant confiance dans nos amis de l'Espace, je fais mentalement mon invocation, et j'eus à peine le temps d'achever qu'une voix me dit : **244**; en deux secondes j'ouvre le coffre-fort devant la demoiselle et messieurs les serruriers, qui se regardent puis me questionnent des yeux. Sans attendre je leurs dis : « J'ai évoqué l'esprit qui habitait cette maison et l'intuition m'a été donnée. Il arrive une fois sur mille de pouvoir ouvrir un coffre fermé sur un nombre où deux chiffres sont ressemblants, j'oserai même dire, cela n'arrive jamais.

Voici le second cas :

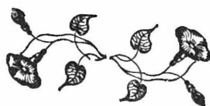
« Je fus demandé à Reims pour le même cas d'ouverture. Il s'agissait d'un homme qui avait donné à sa fille, comme cadeau, un coffre-fort, et ils avaient chacun le leur. Le père mit lui-même la combinaison sur celui de sa fille, seulement cette demoiselle lui dit : « père vous connaissez la combinaison de mon coffre-fort, donnez-moi aussi la vôtre ? »

Le père lui répondit : « Tu ne la sauras pas maintenant, tu la connaîtras plus tard. » Quelques jours après cet homme tomba très malade et fut dans l'impossibilité de prononcer une parole. Au moment de la désincarnation, il fait à deux ou trois reprises un geste désignant les deux coffres et fait signe à sa fille que son âme s'en va. C'en était fait.

Ces signes restèrent incompris par cette demoiselle. J'arrive chez ce monsieur, on me montre son coffre-fort en me disant : « la combinaison n'est pas brouillée, voici les clefs, j'ignore les numéros où les noms qui peuvent jouer. » Suivant mon habitude, je fais mon invocation et il me vient à l'idée **333** ; j'opère, j'ouvre le coffre instantanément ; c'était le même numéro que celui du coffre-fort de la demoiselle. Ces signes, lui dis-je, que monsieur votre père faisaient, c'était pour vous faire comprendre que la combinaison de son coffre-fort était la même que la vôtre.

Recevez, monsieur, de votre frère en croyance tous mes remerciements et l'assurance de mon profond respect.

ETIENNE STÉGLÉ.



Faillite des Religions

PAR

PAUL GRENDEL

(Suite)

En sanscrit, Devanaguy veut dire formé par Dieu ou pour Dieu. La mère de l'enfant, sœur du rajah de Madura, ayant été favorisée des phénomènes les plus extraordinaires, le rajah en conçut une jalousie extrême et, poussé par le prince des Rackchasas (démon), il essaya par tous les moyens d'empêcher sa sœur et sa nièce d'arriver chez Nanda, seigneur d'un petit village sur les bords du Gange, mais ses desseins furent contrariés et tournèrent à sa confusion.

Davanaguy en grandissant devint le modèle de toutes les vertus. Un jour, sur les bords du Gange, un oiseau gigantesque vint planer au-dessus d'elle et déposa sur sa tête une couronne de lotus.

Lakmy, la mère de Devanaguy, mourut après une courte maladie et le tyran de Madura envoya des ambassadeurs à Nanda en le priant de lui remettre la jeune Devanaguy dont il était le plus proche parent.

A peine la jeune fille fut-elle au pouvoir de son oncle que celui-ci la fit enfermer dans une tour dont il fit murer la porte.

Tous les maux s'abattirent aussitôt sur les États du tyran qui résolut de faire périr sa nièce parce qu'un songe lui avait enseigné que d'elle devait naître un fils qui le détrônerait. Il fit mêler un violent poison à l'eau et aux aliments qu'on faisait passer à Devanaguy dans sa prison, mais la jeune fille ne sembla pas s'en apercevoir.

Il la priva de nourriture pour la faire mourir de faim et enfin voyant que rien ne réussissait, il plaça une forte garde autour de sa prison. Ce fut en ce lieu, isolée de tous et heureuse par la protection de Vichnou, que la vierge conçut et mit au monde un fils.

Comme le nouveau-né jetait ses premiers cris, un vent violent fit une trouée dans les murs de la prison et la vierge fut conduite, ainsi que son enfant, dans une bergerie appartenant à Nanda.

Les bergers se prosternèrent devant l'enfant et l'adorèrent. Il fut appelé Christna (en sanscrit, sacré). Le tyran de Madura furieux résolut de faire périr le fils de Devanaguy et *ordonna le massacre, dans tous ses Etats, des enfants du sexe masculin, nés pendant la nuit où Christna était venu au monde.*

Mais les soldats passèrent auprès de Christna sans le reconnaître, car il avait pris l'apparence d'un enfant de dix ans.

L'enfant fit de nombreux miracles et émerveilla tout le monde par sa sagesse et sa vertu. Plus tard, à l'âge de seize ans, il quitta sa mère et parcourut l'Inde en prêchant la doctrine nouvelle.

Il surmonta de grands dangers, lutta contre l'esprit pervers. Il ressuscite les morts, guérit les lépreux, rend l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, soutient toujours le faible contre le fort, l'opprimé contre le puissant et déclare qu'il est la seconde personne de la trinité, c'est-à-dire Vischnou, venu pour racheter l'homme de la faute originelle et ramener le règne du bien.

Il prêcha la charité, l'amour du prochain, la dignité de soi-même et la foi dans la bonté divine.

Il a vécu pauvre en recherchant les pauvres.

Il a prescrit la chasteté et a été chaste.

Il a ordonné de rendre le bien pour le mal. Il a consolé les malheureux et les opprimés.

Un jour il partit pour faire ses ablutions sur les bords du Gange, il se plongea trois fois dans le fleuve sacré, puis s'étant agenouillé il pria en attendant la mort.

Il fut percé de flèches par un de ceux dont il avait dévoilé les crimes et son corps fut suspendu aux branches d'un arbre par ses meurtriers pour qu'il fût dévoré par les vautours. Mais quand vinrent ses disciples pour recueillir ses restes sacrés, la dépouille de l'homme-Dieu avait disparu et l'arbre auquel elle avait été attachée s'était couvert de fleurs rouges aux suaves parfums.

La similitude de cette légende avec celle du Christ rencontrera des incrédules qui peuvent trouver ce sujet longuement développé dans les nombreux ouvrages de Louis Jacolliot.

Les chefs du parti catholique insinuent et même affirment que les Indous ont adapté la vie de Jésus à leur imagination. C'est comme si nous prétendions que les romains ont copié les français.

Les Indous prétendent descendre d'une race primitive et antédiluvienne qu'ils nomment les Rutas. Ils conservent leurs codes de lois et les innombrables ouvrages de l'antiquité dans des temples où se succèdent les générations de la caste brahmanique dont l'organisation établie sur une foi absolue ne laisse pénétrer aucun élément étranger.

Manou veut dire Homme-Dieu et ce nom s'applique aux personnages légendaires qui firent les lois primitives. Le livre qui récèle la plus haute expression de la sagesse antique est le Wriddha-Manava ou ancien Manou

qui existe encore dans la pagode de Chélambrun. Cet ouvrage commenté, résumé, maintes fois recopié par les brahmes savants fut interprêté selon le caractère de ceux qui voulurent établir leur puissance d'une façon indestructible et formèrent différentes castes pour conserver la suprématie absolue.

Rois, guerriers, négociants, cultivateurs, furent sous la domination des prêtres qui détenaient le droit d'étudier la morale, la religion, la science, et qui se réservaient encore l'enseignement et la justice. Aussi le Wridda-Manava qui ne porte aucune trace de la division des castes fut-il soigneusement caché au vulgaire et aux profanes. Nul étranger n'en peut prendre connaissance.

Les brahmes, depuis plus de quinze mille ans, vivent de la crédulité du peuple qui accepte le servage. Le Wridda-Manava est évidemment antérieur à tous les codes de lois, à toutes les divisions qu'amena le despotisme des rois et des prêtres unis pour pressurer et écraser le peuple.

C'est par millénaires que se comptent les périodes de l'histoire de l'Inde dont la science resta longtemps fermée aux étrangers.

Le Sud de l'Indoustan peut revendiquer une très haute antiquité. Protégé par des chaînes de montagnes inaccessibles, il a échappé à l'influence directe des invasions musulmanes ; ses temples, ses pagodes sont restés debout, ses bibliothèques ont été préservées de la destruction, tandis que le Nord a été détruit sous le fanatisme des Mogols ; et lorsque les Indous du Nord purent reprendre ouvertement le culte de Brahma, ils durent faire copier les Vedas Manou, le Vedanta et tous les ouvrages de théologie et de science orthodoxe.

Il y a dans l'Inde entière environ trois cent cinquante textes de Manou qui diffèrent non comme doctrine, mais comme détail de cérémonies et de sacrifices.

Ce peuple ne peut donner de date précise aux événements qui constituent certaines parties de son histoire et il compte ses révolutions par centaines de siècles, La chronologie des brahmes est souvent d'accord avec les découvertes géologiques modernes et ils avaient dès l'antiquité des connaissances astronomiques qui témoignent déjà d'une science profonde. Ce peuple a eu des conceptions grandioses de la divinité, de l'immortalité et de la morale. D'où vinrent ces connaissances ? Qui donna à l'homme l'idée initiale de ses devoirs, de sa progression ? Qui lui fit entrevoir la survivance de l'âme et le créateur de l'univers ?... Nul ne pourra le dire.

L'Inde eut à différentes reprises des incarnations d'hommes supérieurs qui prêchèrent la foi en Dieu et promirent aux hommes de bien une vie extra terrestre.

Manou, le sublime et sacré législateur, inscrivit en tête de ses lois civiles et religieuses la responsabilité des actes, l'égalité des hommes, le libre arbitre et la liberté. Christ tint le même langage ; mais s'il est difficile de remonter à dix-neuf siècles de distance, s'il est impossible d'établir d'une façon irréfutable les principaux événements de la vie du Christ qui n'eut aucun historien contemporain, comment pouvons-nous prétendre juger les autres peuples et conclure sans avoir étudié leurs lois, leurs coutumes leurs langues mortes et vivantes.

Il ne reste plus de sectes religieuses parlant couramment l'hébreux ni le latin dans lesquels furent écrits les textes primitifs de l'ancien et du nouveau testament, tandis que le seul temple de Chélambrun dans le Carnatic — Sud de l'Indoustan — nourrit une population de plus de quinze mille brahmes qui parlent encore le sanscrit que la multitude ne parlait et n'écrivait plus plusieurs siècles avant Moïse !

Oserons-nous prétendre que l'antique sagesse est venue d'une infime bourgade de la Judée et que les premiers siècles du catholicisme qui furent criblés de tant de vices, de cruauté, d'erreurs et d'hérésies scientifiques furent la source de la morale Indoue ?...

Nous prétendons imposer le dogme catholique par la force et les peines corporelles aux peuples subjugués qui tiennent encore à leur foi plus qu'à leur vie. Seuls les orphelins recueillis en bas-âge et quelques misérables en quête de leur subsistance changent de religion, aussi bien dans les colonies françaises qu'anglaises, et cette foi nouvelle ne modifie en aucune façon la nature des peuples conquis. Aussi est-il invraisemblable que les brahmes savants aient falsifié d'anciens textes pour y intercaler l'histoire de Christna et que cette tradition soit originaire de l'Egypte.

Aujourd'hui encore les étrangers pénètrent avec peine les mystères que cachent les brahmes. Ils ont des connaissances approfondies sur la magie et s'en servent pour fanatiser la foule. Les formules magiques sont transcrites d'après des systèmes idéographiques tenus secrets.

Il y a encore à Ellora et Eléphanta des inscriptions que nul ne peut déchiffrer.

L'Inde est une mine des plus riches à exploiter pour la sagesse humaine.

La liberté de la presse, accordée sans restriction depuis notre ère républicaine, a permis de fouiller ce passé et de vulgariser le fruit de ces recherches autrefois annihilées ou dénaturées par la secte sacerdotale qui a tout intérêt à maintenir l'intégrité de ses dogmes.

Plusieurs de ces ouvrages ont ouvert un nouveau jour sur cette antiquité que nous nous complaisons à croire très inférieure à notre civilisation.

Louis Jacolliot qui remplit, durant vingt ans, les fonctions de juge à la

cour de Pondichéry, après avoir acquis une connaissance approfondie du sanscrit, la langue ancienne, et du tamoul, la langue savante de l'Inde actuelle, sut se concilier la confiance des brahmes savants ; il vécut au milieu d'eux et traduisit en leur société de précieux documents. Souvent attaqué, il répondit, avec preuves à l'appui, aux démentis qu'on essaya de lui donner.

« Espérons, dit Jacolliot, qu'après les travaux des Stange, des Colbrook, « des William Jones, des Weber, des Lassen et des Bournouf, une nom- « breuse succession d'indianistes les suivra, et que nous aurons dans l'Inde « une école de sanscrit où pourront s'éclairer nos savants ».

L'espoir de Jacolliot ne s'est pas réalisé, et ses ouvrages d'une grande érudition et d'une remarquable clarté, n'ont pas eu le retentissement et le succès mérités.

Ils sapent trop profondément notre suffisance, nos erreurs, détruisent des mythes, attaquent nos dogmes, manquent de déférence et de respect à la science officielle, et n'ont pas eu la vogue des études philosophiques des auteurs modernes, qui, comme documents humains nous donnent trop souvent non le fruit de leurs observations, mais le reflet d'une féconde imagination.

Rien ne fait mieux connaître un peuple que ses lois et les formules de sa religion. La citation de quelques sentences prouvera ce qu'étaient ces soi-disant sauvages.

IV

Certains préceptes des Védas et de Manou sont d'une morale aussi pure qu'il soit possible de la rêver pour le bonheur de l'humanité.

La sentence du Christ se trouve dans la bouche d'un des sept sages de l'antiquité Védique.

« Fais à ton frère ce que tu voudrais qu'il te fût fait à toi-même » dit Pulastya.

« L'homme vertueux ne craint ni les coups du sort, ni la malice des « voleurs, car il porte toutes ses richesses avec lui » dit Pulaha, un autre sage.

« En toutes choses considère la fin, car les actions ne valent que par le « bien qui en résulte », dit Angiras.

« La plus méritoire de toutes les vertus est la tempérance, car c'est « elle qui nous enseigne à user modérément des dons de Dieu », dit Vasichta.

« Les dix vertus nécessaires pour obtenir le bonheur éternel sont :

« La résignation. L'action de rendre le bien pour le mal. La tempé- « rance. La probité. La pureté. La connaissance de la sainte Ecriture.

« Celle de l'âme suprême. Le culte de la vérité. L'abstinence de la colère.

« Ce corps dont les os font la charpente, à laquelle les muscles servent « d'attaches, enduit de chair et de sang, recouvert de peau et contenant « des excréments infects, soumis à la vieillesse, à la décrépitude, aux cha- « grins, aux maladies et à des souffrances sans nombre, doit être laissé « avec bonheur par le juste.

« Tout disparaitra dans la pourriture terrestre, seules les bonnes « actions et l'âme ne passeront pas.

« Lorsque par sa connaissance intime du mal et son identification avec « la vertu, le sanyassi obtient la félicité éternelle, il s'élève jusqu'au « séjour de l'immortel Brahma qui existe de toute éternité.

« Parmi tous les ordres, le père de famille qui connaît et qui observe « tous les préceptes de la révélation et de la tradition est supérieur à tous « les autres ordres, car c'est de lui que procèdent les autres.

« L'homme naît seul, meurt seul, seul est récompensé de ses bonnes « actions et châtié seul de ses crimes.

« Des siècles de dévouement ne payeraient pas un père et une mère de « ce qu'ils font pour leurs enfants.

« De l'espérance naissent le travail et la prière, toute peine a pour « mobile l'espoir d'un salaire, les pratiques de dévotion et les bonnes « actions n'ont d'autre but qu'une récompense.

« La sobriété rend la vertu facile, c'est le meilleur aide dans l'accom- « plissement des devoirs.

« Quand la conscience exagère l'action des organes de la sensualité' « elle manque aux lois de sa propre existence et se dégrade ; si elle en « tempère le fonctionnement, elle progresse et monte au séjour de la per- « fection suprême.

« De même que le feu qui reçoit le beurre clarifié des sacrifices, ne fait « que brûler avec plus de vigueur, de même les désirs que l'on cherche à « satisfaire deviennent insatiables.

« L'homme vertueux est celui qui, pouvant jouir de tous les plaisirs, « y renonce volontairement, la renonciation est préférable à la jouissance.

« Il est préférable pour le brahme-gourou de mourir avec sa science, « que de l'enseigner à des méchants et à des ingrats.

Convenons humblement que ces sentences sont autrement profondes que nos pitoyables dissertations sur l'immaculée conception, sur la grâce, sur la consubstantiation, sur la trinité et sur tous les mystères dont on affuble la morale catholique.

Reportons-nous à quinze mille ans, date que contestera l'orthodoxie chrétienne, mais qui est plutôt en-deçà, qu'au-delà de l'époque où était

mise en pratique cette morale qui, lors de son éclosion, a dû être d'une éclatante pureté et d'une incomparable grandeur, et nous nous trouverons moins avancés que ne devait l'être ce peuple primitif.

Quelle émanation divine, quelles intelligences ont tenté de mettre sur la voie du progrès et du bonheur cette race antique ?... De purs esprits. des demi-dieux, des êtres essence supérieure !... Nous pouvons faire des suppositions, mais rien de positif ne répondra à nos interrogations, rien n'appuiera nos conjectures.

Revenons aux citations et méditons quelques conseils destinés aux rois, ces conseils pourraient servir à tous les chefs des états démocratiques et monarchiques.

(A suivre) PAUL GRENDEL.

Croquis psychiques

(Suite) [1]

— Mais, mon cher, cela me retardera par trop, je suis pressée, je te l'ai déjà dit et je ne veux pas que l'on s'aperçoive chez moi que je ne suis allée chez Mme X... que longtemps après neuf heures... dirigeons-nous de suite vers la grille du côté de la rue de Médicis ; je prendrai sur la place le tramway chemin de fer de l'Est ; et d'un geste décidé Ida retira son bras de celui de Lauzel qu'elle avait pris inconsciemment.

— Sortons, puisque tu le veux, dit celui-ci ; mais sa physionomie exprima une basse et atroce méchanceté :

Sans doute, ma chère maîtresse, le Luxembourg où si souvent nous nous sommes donné rendez-vous remplit ton âme de remords... Et moi-même, si c'était à refaire... Hé bien ! non, malgré mon amour insensé pour toi, je ne referai jamais ce que j'ai osé faire dans un moment de funeste égarement... jamais, jamais répétait en larmoyant Lauzel, marchant côte à côte avec la veuve de son ancien ami.

— Tes regrets sont bien tardifs, mon cher, repartit Ida très vexée, plusieurs fois je t'ai prié de cesser nos relations coupables...

(1) Voir le numéro de Décembre 1898.

c'était vraiment odieux de tromper ce bon Léon, toi en qui il avait toute confiance ! mais tu me disais tant que tu m'aimais, que tu t'empoisonnerais, si je te repoussais toujours et un tas d'autres histoires, que j'ai été trop faible pour te résister.

— Ah ! c'est comme cela que tu prends les choses, Mme Vve Léon et que vous espérez ainsi me débouter de ma demande justifiée par votre complicité avec moi, moi votre amant... Et d'une main crispée par la rage, Lauzel, les dents serrées, siffla ces mots à l'oreille de sa maîtresse épouvantée.

— Tu sais Ida que je n'ai si bien sucré les potions et tisanes de Léon que pour te rendre libre... et t'épouser.

Un cri d'horreur sortit étouffé du gosier à demi-étranglé de la veuve :

— Misérable ! misérable !

— A ton aise, ma chère, tu es ma complice... Misérables tous deux si tu veux ; mais liés par un solide lien : celui du crime...

— Tu en as menti, dit enfin d'une voix ferme et indignée la veuve ; j'ai trompé Léon... cependant, je l'aimais, c'était le père de mon enfant... je l'estimais surtout et sans toi je serais restée pure. Non, mille fois non, j'ignorais que tu fusses capable d'un acte aussi infâme que celui que tu viens de m'apprendre.

Lauzel arrêta sa compagne en face d'un reverbère :

— Regarde-moi, Ida, et vois si j'ai l'air d'un imbécile que l'on peut impunément duper... Je te tiens ! Réponds :

Quand aurai-je de nouveau mes entrées chez toi ?

Une voiture passa en ce moment ; d'un geste bref, Ida fit signe au cocher de s'arrêter et s'élançant vivement dans le véhicule :

Cocher, 30, Boulevard Magenta, et le bruit de la voiture empêcha d'entendre le numéro désigné.

La veuve avait si vite exécuté sa retraite que Lauzel qui, lui aussi, aurait voulu s'élancer dans la victoria n'en eût pas le temps, d'autant que le cocher avait compris que son intervention mettait un terme à une explication désagréable, et heureux de jouer un bon tour à l'homme à la physionomie mauvaise, qu'il venait d'apercevoir, il se mit à fouetter son cheval avec un entrain remarquable.

Ida se retourna en ce moment et à son ami, qui essayait, mais en vain de faire arrêter le cocher, elle cria avec vehémence :

jamais ! jamais ! Puis effrayée de son audace envers l'homme que depuis longtemps elle n'aimait plus et qu'elle exécrait maintenant, elle se peletonna dans la voiture. Ce criminel lui faisait peur et en ce moment elle craignait qu'il ne se servît de son revolver contre elle... mais la voiture enlevée par un vigoureux cheval fraîchement sorti de son écurie, mit bientôt une distance si grande entre elle et Lauzel, qu'elle en fut un peu rassurée !

Fort intriguée de la scène que je venais de voir, je pris (toujours en astral, partant toujours invisible) place dans la victoria en face d'Ida, et je cherchai à pénétrer cette âme en proie à un véritable remords de son inconduite passée et surtout du crime qu'elle avait sans doute provoqué. Elle redoutait maintenant les conséquences terribles qu'il pouvait avoir pour la tranquillité de sa vie.

— Mon pauvre Léon, pensait la jeune veuve, ce qui est arrivé, c'est ta faiblesse, ta confiance dans ce petit bureaucrate, qui te déplaisait tant dans les premiers temps de notre mariage. Ah ! si quelqu'un m'eût dit alors : Vous deviendrez la maîtresse de cet individu... Vous aurez même une rage de le voir à tout instant... Ah ! c'est inouï quand j'y songe... Il a dû, je crois, me faire prendre quelque drogue, quelque philtre... car jamais Léon n'a été tel pour moi que cet homme, ce sorcier !...

Ici je passe sous silence les tableaux par trop naturalistes, que la veuve laissait complaisamment s'esquisser dans son imagination par ses lubriques souvenirs... J'en fus toute honteuse pour elle et je m'efforçai de lui insinuer dans la pensée que c'était doublement criminel pour elle de songer à ce passé dont le dénouement avait été un homicide !...

Croyant se répondre à elle-même, Ida dit à demi-voix :

— C'est vrai, c'est honteux... j'ai horreur de moi-même...

Dès ce moment, j'eus la conviction de pouvoir à présent correspondre mentalement avec la pauvre malheureuse, et je la laissai reprendre son monologue.

— Oui, se dit-elle, à qui m'eût dit autrefois : Vous serez la maîtresse de Lauzel, j'aurais répondu... si jamais je deviens folle... peut-être, mais pas autrement... cet homme a quelque chose de fourbe et de patelin qui me le rend antipathique... Oui, il a dû m'ensorceler, droguer... que sais-je... Mon Dieu, comment faire

maintenant pour me débarrasser de cet homme !... Mon mariage avec Paul est une chose presque décidée aujourd'hui... Ma belle-mère elle-même m'a donné à entendre que pour conserver sa chère maison de commerce, qu'elle a fondée avec son mari, et pour la conserver pour son petit-fils Louis, il n'y avait que notre premier commis ! Mon Dieu, mon Dieu ! Que faire ?

Et la veuve, dans son désespoir, se tordait les mains avec une telle force qu'elle en faisait craquer ses gants en fine peau de Suède...

— Si je pouvais confier à quelqu'un de sage et de discret ma véritable situation !... Mais non ! C'est impossible, comment révéler l'acte odieux de ce misérable Lauzel, sans qu'il vienne à l'esprit de la personne à qui je me confierai, que je suis quelque peu sa complice !... Dieu sait cependant que je suis entièrement innocente... Je pensais bien que Lauzel avait hâte de voir mon pauvre Léon enterré, mais de là à commettre un crime, il y avait une longue distance... Oh ! non, je ne puis encore, même après son aveu, croire à cette infamie...

Tout à coup Ida se frappa le front... J'y suis, c'est cela. Il a voulu m'effrayer pour mieux s'assurer de mon consentement... Ah ! je respire... j'ai été si consternée, si ahurie des paroles inattendues de Lauzel, que j'ai perdu tout sang-froid... mais que son affirmation soit vraie ou fausse, les circonstances sont contre lui... contre nous ! Et cet homme vil et intéressé ne reculera devant aucune considération pour atteindre son but... Il va d'abord me tourmenter plusieurs mois et lorsque j'épouserai M. Paul... celui-là, j'ai peu de goût et de propension pour lui, c'est un brave garçon, commerçant jusqu'au bout des ongles et... rangé... comme une demoiselle. Je serais bien tranquille avec lui, il aime mon fils, et ma belle-mère tient pour lui... Après tout, j'ai bien le droit de dire à Lauzel :

— Vous ne me plaisez plus... j'en choisis un autre... Vous êtes un homme de bureau... et notre commerce a besoin pour sa direction d'un homme qui s'y connaisse... d'un homme technique.

Ida secoua la tête :

— Tout cela est bien facile à dire, lorsqu'on se trouve seule... mais en face de cet horrible Lauzel, si rusé, si malin... je ne suis qu'une pauvre femme sans expérience... Il aurait bien pu attendre

quelques mois de plus, sans hâter la fin de mon mari. Il savait bien qu'il était condamné par la Faculté... ce n'était qu'une affaire de mois, de jours peut-être... Ah ! voilà que me revient la certitude presque du crime de Lauzel. Je me souviens à présent... c'était vers le soir... Léon m'avait dit : « Je crois que ma tasse n'était pas propre, j'ai trouvé un goût étrange à ma potion... Lauzel qui était sorti, nous le croyions du moins, entra de nouveau dans la chambre.

— J'ai oublié mon journal sur le guéridon, dit-il, je le crois du moins et il se mit à le chercher...

— Je vais demander de la lumière, lui dis-je, attendez un instant...

Et je me levai pour sonner la femme de chambre.

— Ce n'est pas la peine, Madame, voici mon journal, je l'ai retrouvé, et par un brusque mouvement du coude, il fit tomber la tasse qui se trouvait sur le guéridon.

— Suis-je maladroit, s'écria-t-il ? mais je vais ramasser les débris de la tasse pour effacer toute trace de ma maladresse, et il essuya en outre sur le parquet avec son mouchoir le peu de liquide qui s'était répandu.

Hélène arriva à ce moment avec la lampe.

— Tu aurais dû attendre un instant de plus, dit doucement Léon, ma tasse ne serait pas en miettes !...

— Mon bon ami repartit Lauzel, il y a longtemps que je voulais t'offrir une tasse de Sèvres, que tu as souvent remarquée chez moi, je te l'apporterai ce soir, adieu ; et ce disant et riant d'un rire forcé, Lauzel achevait de mettre dans sa poche les débris de la tasse et sortait rapidement.

— Est-il original... dit Léon !

— Je trouve, dis-je, que c'est idiot d'avoir emporté la tasse cassée, comme s'il avait eu besoin de ces débris pour en rapporter une pareille !

— Tu sais, ma bonne Ida, dit Léon, que Lauzel est un peu fier, il aura craint la critique muette d'Hélène ; c'est du reste sa manière d'agir ; que veux-tu ?

Dès ce jour, continua à se narrer à elle-même la veuve, la maladie de Léon continua à s'aggraver de plus en plus et huit jours

plus tard... il mourut ! Lauzel a dit vrai... il est bien le meurtrier de Léon... et il me ferait passer pour sa complice... Mon Dieu, que devenir ? C'est à en perdre la tête !... Ah ! je voudrais être morte !... Et cependant j'aime bien la vie ; ma maison confortable, la toilette... Non, non, il faut que je trouve un moyen, j'irai prier saint Antoine de Padoue afin qu'il me fasse trouver un moyen pour me tirer des griffes de cet homme... et si j'y réussis... le saint sera content de moi !

A ce moment, le cocher arrêta son cheval ; un embarras de voitures l'empêchait d'avancer. Ida regarda à sa gauche et elle vit deux sergents de ville soutenant par dessous les bras un homme ivre qu'un omnibus avait failli écraser.

— Ah ! s'écria mentalement la veuve, si un accident pareil pouvait me débarrasser de mon individu ; c'est moi qui bénirais le ciel... car tout serait fini et je n'aurais plus de soucis ; enfin qui sait ? On dit que ce que l'on désire ardemment arrive quelquefois... qui donc m'a dit cela ? Je ne me le rappelle plus... ah ! je me souviens, je l'ai lu dans un journal, dans une revue quelconque, que Lauzel apportait chez nous de temps en temps...

A suivre. M. A. B.

Nouveau Recueil d'observations

DE

CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANCE

Par RICHARD HODGSON, L. L.

(Suite)



Ceux d'entre nos camarades qui sont excentriques sont toujours méconnus pendant leur vie. J'avais souvent des accès de découragement, je n'en plus maintenant. Je suis heureux maintenant. Je désire que mon père le sache bien. Nous avions l'habitude de causer de sujets spirituels, mais il sera difficile à convaincre. Quant à ma mère, cela sera plus facile...

Ainsi qu'il a été dit plus haut, tout ce qui a trait aux personnes,

aux caractères, aux événements, a été trouvé vrai, toutes les fois qu'on a pu rencontrer une personne vivante qui en avait connaissance.

Parmi les sujets de nature privée dont il fut question, était la destination du livre au sujet duquel G. P. exprima de vive voix le même désir que ci-dessus. La seule écriture produite pendant cette séance se borna à cette affaire et consiste en un message à son père, dans lequel il lui renouvelait l'expression de son désir.

Il parla d'une boîte en métal de fabrication allemande, qu'il dit être soit à New-York, soit à Z... [il donna le nom très particulier de la localité de province où vivait son père.] Il dit que cette boîte contenait des lettres de trois personnes qu'il nomma. Il désirait que les Howard se procurassent cette boîte. Ils répondirent que toutes les lettres avaient été brûlées.

G. P. : Je ne le pense pas, je désire que vous en preniez possession. Je vous prie d'en parler à mon père. (Ne pourriez-vous nous donner quelque chose qui puisse le convaincre ; indiquer une chose que nous ignorons et qu'il connaît ?)

Je comprends : une preuve. Vous pouvez lui parler de cette boîte en métal que j'ai laissée dans ma chambre. Je sais qu'on a pris le coffret en bois, mais pas cette boîte en métal. [la boîte a été trouvée à Z..., mais il n'y avait pas de lettres dedans. Voyez plus loin.]

[M. Vance, l'évocateur du 30 mars 1892, m'envoya deux questions à poser à G. P. et je priai les Howard de les poser pendant leur séance. Ces questions étaient : « 1° Quel était le but de l'association que vous aviez formée, il y a deux ans, avec miss Hélène Vance et deux autres dames ? — 2° Donnez les noms des deux autres dames. » Je crois me souvenir que je donnai ces questions, à M. Howard, d'après mes souvenirs et sans avoir en main la lettre de M. Vance, et il est probable que M. Vance posa les questions dans les mêmes conditions. Voici ce qu'il rapporte à ce sujet :]

Deux questions furent alors posées sur la demande de M. Hodgson : 1° Quelle était la nature de la société formée entre vous et quelques autres jeunes gens ? Il fut manifestement troublé et en cherchant à répondre, il dit : *Le développement*. On lui dit de ne pas

s'en tourmenter maintenant et de remettre sa réponse à la prochaine séance, selon la proposition que fit Phinuit, mais lui-même, d'une voix impatiente, dit : *La Théosophie*. Je lui répondis que non. Il fit une tentative de réponse à la question n° 2, qui avait trait aux noms des membres de la société « Hélène Dering-Derrick, ou Herrick. » [Il semble bien que ces questions n'ont été posées que vers la fin de la séance. Phinuit avait repris possession de la voix et agissait comme intermédiaire. Les réponses peuvent être considérées comme mauvaises, quoique Hélène fût le prénom de l'un des membres. Voir le récit de la séance suivante. — R. H.]

La séance suivante fut tenue deux jours plus tard, le 13 avril ; les Howard y assistèrent encore et les caractères particuliers de la personnalité de G. P. furent mis en évidence d'une façon plus manifeste encore, si c'est possible, que dans les précédentes.

Il fut encore question, de la part de G. P., du petit coffret en métal (Voir le récit de la séance précédente), et quoique l'évocateur répétât : « Toutes vos lettres ont été détruites, il répliquait : « Non, je pense que non ; pas celles du coffret ». La famille Pelham écrivit d'abord qu'il n'y avait qu'une grande boîte en métal, qui se trouvait à New-York et non à Z... Mais finalement, le petit coffret en métal fut trouvé à Z... mais on constata qu'il était vide. [Mme Howard savait que G. P. avait autrefois possédé un coffret métallique de ce genre.] C'est ce qui fut expliqué à G. P. dans la séance du 14 mai 1892, par Mme Pelham. Phinuit : « C'est la première fois que j'en entends parler. Il dit qu'il y avait mis plusieurs lettres avant sa traversée, mais il ne se rappelait pas les en avoir retirées. »

A cette séance du 13 avril, G. P. n'usa directement de la voix que pendant environ vingt minutes. Alors Phinuit reprit son rôle d'intermédiaire. Il y eut aussi un peu d'écriture, quelques lignes tracées par G. P., sous forme de lettre affectueuse adressée à M. et Mme Howard. Il était évident que G. P. voulant transmettre ses paroles mêmes, avait plus de confiance dans le procédé de l'écriture automatique, que dans la traduction que pouvait en faire Phinuit.

M. Howard fut absent pendant une partie de la séance, et pendant cette absence, G. P., au milieu d'autres choses, échangea plusieurs questions avec M. Vance (Voir la seance précédente). Ce qui suit est extrait des notes que M. Howard prit en revenant de la séance :

J'ai répondu à une partie de la question [cette partie était exacte], mais je n'ai pas donné les noms des deux autres personnes parce que cela n'eût pu servir de preuve. En effet, je lui [Mme Howard] ai dit les autres noms quand j'étais encore en vie, et comme elle les connaissait, si j'avais cité ces noms en sa présence, on aurait dit qu'il y avait transmission de pensées. Non, je me réserve de dire ces deux noms à Hodgson, un jour qu'il sera seul avec moi, car il ne les connaît pas. [Tout cela est vrai].

Peut-être que beaucoup de lecteurs regarderont ceci comme destiné à masquer son ignorance, car les noms donnés plus tard ne furent pas exacts.

Je voudrais que vous pussiez convaincre mon père et le décider à venir ici. (Ne pouvez-vous nous citer une chose que lui ou votre mère a faite ?) Je l'ai vue brosser mes habits et les mettre dehors. J'étais près d'elle lorsqu'elle le fit. Je l'ai vue retirer mes boutons de manchettes d'une petite boîte et les donner à mon père. J'ai vu qu'il les envoyait à John Hart. J'ai vu ma mère placer des papiers, etc..., dans un coffret en métal.

Cet incident des boutons a été signalé à la séance de Hart. D'après une lettre de Mme Pelham, les vêtements de G. P. furent brossés et exposés dehors, non par elle-même, mais par le valet de chambre qui avait servi George. La constatation faite à Mme Howard, dans la même séance, qu'elle avait placé quelques violettes sur le corps de G. P., avant que la bière fût fermée : « Je l'ai vue placer ces violettes sur mon corps, » peut être présentée comme un simple transfert de pensées, de la part de l'assistante et ne présenter qu'une faible valeur au point de vue de la preuve d'identité. Mais les récits, contenus dans le rapport, d'autres faits survenus aussitôt après la mort sont tout à fait exacts. (Comparez, par exemple, la description par Phinuit, de Margaret, la petite fille de Mme Thaw, tenant quelques fleurs à la main ; c'était bien dans la main que Mme Thaw, après la mort, avait placé quelques petites fleurs. Dans le cas de l'enfant de Mme Dutton, c'était un *livre* que Mme Dutton avait placé entre les mains et quelques lys de vallée dans une cassette. Voyez aussi l'allusion par John Hart au sujet de la disposition du corps après la mort, circonstance qui m'était inconnue.

Il fut convenu avec G. P. qu'il irait voir son père, observerait ce

qu'il pourrait faire sans que les Howard puissent en avoir connaissance et le leur dirait à la prochaine séance, qui fut fixée au lendemain. Ce jour-là Mme Piper, indisposée, dut garder le lit et ce ne fut que le 22 avril que la séance put avoir lieu.

Madame Howard et moi étions présents, mais je me tins hors de la pièce pendant la majeure partie du temps. Le compte-rendu de la séance a donc été fait surtout d'après les notes rédigées aussitôt après par Mme Howard.

La plus grande partie de la séance eut un caractère intime. Sur le reste je ne puis citer que les incidents sur lesquels j'ai des documents contemporains (1).

G. P. écrivit : « J'ai vu mon père. Il a pris ma photographie et la donna à un artiste pour en faire la copie pour moi..... J'ai été à Washington ; mon père sera difficile à convaincre, mais ma mère le sera moins. » Mme Howard écrivit à Mme Pelham sur ce sujet et sur d'autres dont il avait été question dans la séance. Le 24 avril 1892, Mr Pelham répondit à Mme Howard : Les lettres que vous avez écrites à ma femme donnent des preuves si extraordinaires, des renseignements fournis par George d'une façon tout à fait incompréhensible, sur les actions de ses amis encore sur terre, qu'elles provoquent des réflexions constantes et une profonde surprise. Les idées préconçues que j'avais sur notre état futur en reçoivent un rude choc..... Ma femme vous écrit. »...

Madame Pelham écrivit de son côté :

..... Quelques-uns des faits que vous rapportez sont tout à fait inexplicables si on n'admet pas que George lui-même a parlé. Son père, sans que j'en eusse connaissance, donna une de ses photographies (la même que l'on vous a envoyée) à un photographe pour

(1) A propos de quelques-unes de ces premières séances les notes contemporaines me font défaut. Je confiai mon carnet de notes de toute cette première série de séances de G. P. avec les notes qui s'y rattachaient à Hart sur le point de partir en Europe pour les montrer à quelques amis, après quoi il devait me les retourner aussitôt. Hart ne me les renvoya pas; il mourut en Europe, en 1895, après une longue maladie et il me fut impossible de recouvrer mes documents originaux. La famille Howard alla aussi en Europe, où elle resta trois ans, laissant renfermé à Boston tout ce qu'elle possédait de documents et ce ne fut qu'à la fin de 1897, que je pus obtenir les documents contemporains aux faits que je relate.

la reproduire, sans l'agrandir. Le négatif avait été brisé Mme L***** était allée à New-York pour en obtenir une copie et M. Pelham se dit qu'il verrait bien ce que l'on pourrait faire dans cette ville ».

Les Howard avaient pris rendez-vous pour avoir une autre séance le 28 avril. Dans l'intervalle, deux ou trois autres personnes tinrent des séances. Dans l'une de ces journées intermédiaires, je demandai à G. P., par l'entremise de Phinuit, de se procurer des renseignements, si cela lui était possible, sur certains incidents, et de les transmettre aux Howard dans la prochaine séance. Mais dans ces entrefaites, les Howard, comme je l'appris plus tard, avaient transféré leur tour de séance à M. Peira, un de leurs amis. Il me vint alors l'idée de demander à G. P., au début de la séance du 28 avril, de se rendre chez les Howard et de me dire, avant la fin de la séance, ce qu'ils faisaient pendant la durée de cette séance. J'écrivis aussitôt aux Howard de faire diverses choses fantaisistes et d'en prendre note. La séance fut, pour ce qui concernait M. Peira, un échec absolu, beaucoup parce que ce qui lui fut dit était inexact et aussi parce que ce qui était juste sembla à l'évocateur avoir été inspiré par des indications qu'il avait données lui-même. Mais cette séance présenta une particularité digne d'être notée. Je mis à exécution mon idée d'envoyer G. P., au début de la séance, observer les Howard et, avant la fin, Phinuit fut interrompu par G. P. déclarant qu'il venait de voir ce que faisait Mme Howard. Au milieu de ces déclarations, G. P. reconnut l'évocateur qui était de ses relations.

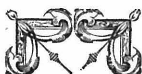
[Phinuit parlant]

« Elle écrit et prend quelques violettes qu'elle place dans un livre. Il me semble que c'est à ma mère qu'elle écrit... Qu'est-ce que Tyson... Davis (R. H. Je sais. Tout cela va bien) [Il me semble incontestable que ces noms n'ont aucune relation avec la communication de G. P. Mme Tyson m'était bien connue, et Davis (ou Davies) était le nom de son père, décédé, que j'avais également rencontré — R. H. 1897] ... Je la vois [Mme Howard] assise dans un fauteuil. Par Saint-George ! j'ai vu ce compagnon [l'assistant], quelque part, [se touchant la face] (Certes, George, vous me connaissez) assise devant un bureau ou une petite table. Elle prend un petit livre, l'ouvre, écrit une lettre qui semble destinée à sa

mère. Il la voit prendre un petit sac, y placer plusieurs objets qui lui ont appartenu, mettre la photographie devant elle sur le bureau. C'est la sienne. Elle envoie une lettre à T. A. S. O. W. (Tyson ?) Tyson. Mme [R. H. demande à George de dire les noms etc. de l'assistant] Vous savez [à l'assistant] que George est un gai compagnon. Il rit très fort. Il trouve quelque drôlerie à prononcer votre nom; je ne sais ce que c'est. Il ne le dira pas. [Phinuit dit que George a reconnu l'assistant, mais il ne veut pas parler parce que nous dirions qu'il a lu cela dans la tête de cet assistant.] [Voir p. 303, où une raison semblable fut invoquée pour expliquer le refus de renseignement, qui ne fut pas davantage donné plus tard, dans sa partie la plus importante. Dans le cas actuel, cependant, l'information demandée fut donnée avant la fin de la séance. Voir plus loin. — R. H.]. Elle cherche pendant quelque temps à esquisser ce portrait. Il est certain que la lettre est pour sa mère. Elle prit un des livres de George, le remit en place et dit: George, êtes-vous ici ? Pouvez-vous voir cela ? » Ce furent ses propres paroles. Puis elle se retourna et vint à une faible distance de l'escalier. Elle prit plusieurs objets dans un tiroir, revint de nouveau, s'assit devant le bureau et termina la lettre. [Phinuit toucha la tête et la face de l'assistant. R. H. le pressa de faire parler G. P. sur l'assistant. Phinuit dit enfin que George était reparti. R. H. insiste pour que Phinuit obtienne que George donne les noms de l'assistant. Finalement Phinuit dit qu'il doit partir et que Mme Piper commence à sortir de son état de trance. Des mouvements convulsifs plus violents que d'habitude secouent le médium qui soupire et murmure des paroles inintelligibles... Elle fait entendre des sons confus parmi lesquels le nom de Peira peut seul être distingué. Ce nom fut prononcé deux fois, et la voix ne ressemblait ni à la voix ordinaire de Phinuit, ni à celle de Mme Piper. Peu après, Mme Piper reprit ses sens.]

DOCTEUR AUDAIS.

(A suivre).



OUVRAGES NOUVEAUX

Application de l'Aimant au traitement des maladies

Avec portraits et figures dans le texte, par le professeur H. DURVILLE,
6e édition. In-18 de 120 pages.
Prix : 20 centimes, à la Librairie du MAGNÉTISME, 23, rue Saint-Merri.

On sait depuis longtemps déjà que toutes les maladies nerveuses et la plupart des maladies organiques : anémie, asthme, constipation, crampes, crises de nerfs, diabète, diarrhée, douleurs, engorgements, fièvre, gravelle, goutte, hystérie, incontinence, insomnie, jaunisse, maux de tête, de dents, d'estomac, de reins, migraine, névralgie, palpitations, paralysie, rhumatisme, sciatique, surdité, tic, tremblements, vomissements, etc., etc., sont souvent très rapidement guéries par l'application des aimants.

Les douleurs vives cessent au bout de quelques instants, les accès deviennent de moins en moins violents et la guérison se fait, sans médicaments et sans modifier son régime et ses habitudes.

L'action curative des aimants vitalisés de M. Durville est bien plus grande que celle des aimants ordinaires. Par une disposition spéciale, ils peuvent être portés le jour et la nuit, sans aucune gêne, sans aucune fatigue. L'immense avantage qu'ils possèdent sur les autres traitements, c'est que l'on peut, avec le même aimant, selon la nature de la maladie, augmenter ou diminuer l'activité organique, exciter ou calmer et rétablir ainsi l'équilibre qui constitue la santé.

L'*Application de l'Aimant*, très artistement éditée, avec des portraits et figures, est un ouvrage de vulgarisation des plus intéressants, tant au point de vue physique qu'au point de vue physiologique et thérapeutique. Il contient un historique de l'application de l'aimant en médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; une étude sur la physique de l'aimant, où l'auteur révèle l'existence d'une force inconnue qu'il a découverte ; une étude plus remarquable encore sur la physiologie où la polarité du corps est démontrée ; une description des pièces aimantées à employer dans un traitement et un précis de thérapeutique qui permet au malade de se traiter lui-même, sans le secours du médecin. C'est l'application des principes que l'auteur a exposés avec tant de clarté dans sa *Physique magnétique*.

Cet ouvrage se recommande à tous nos lecteurs et plus particulièrement à ceux qui souffrent.

Principes généraux de science psychique

Par Albert JOUNET. Brochure de 36 pages
Prix : 20 cent., à la Librairie du MAGNÉTISME, 23, rue Saint-Merri.

Cette brochure contient l'énoncé des lois et des propriétés fondamentales de la *force psychique*, que l'auteur considère comme un agent physi-

que. Cet agent est dans tous les êtres. A des degrés divers, il est une force universelle que peuvent soumettre, diriger et manier les êtres pensants, visibles et invisibles.

M. Jounet croit que les phénomènes psychiques sont d'ordre naturel, mais influencés ou pouvant l'être par un *surnatuiel mauvais* ou un *surnaturel divin*; et, suivant l'intention, l'agent psychique peut être bienfaisant ou nuisible. Il dépend de nous, de notre savoir, de notre inspiration, d'en user en bien ou en mal. Nous savons, nous spirites, que le surnaturel n'existe pas et que la cause des phénomènes est l'âme humaine après la mort. La force psychique n'est pas intelligente, elle n'est que l'instrument de l'esprit bon ou mauvais qui s'en sert.

M. Jounet reconnaît à l'agent psychique six propriétés, qui ont pour base la polarité, d'après les travaux de Reichenbach, de Rochas, Durville.

En effet, la polarisation paraît expliquer les faits psychiques d'une manière claire, précise ; et quand on aura lu ce petit travail avec toute l'attention qu'il mérite, on sera frappé de l'importance des découvertes magnétiques.

La polarité expliquerait donc aussi le mécanisme de certains phénomènes spirites et occultes.

C'est d'ailleurs la conclusion qui se dégage de cet intéressant travail, dont nous ne partageons pas toutes les idées et qui, à titre de propagande, est expédié franco aux conditions suivantes : 100 exempl., 7 fr. ; 50 exemp., 4 fr. ; 25 ex., 2 fr. 50 ; 10 ex., 1 fr. 25.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Luz Astral

de Buenos-Aires, revue d'Occultisme et d'Electro-Homœopathie, fait une comparaison entre la science et la foi, qu'elle déclare inconciliables, entre la franc-maçonnerie aux visées toutes matérielles et le Martinisme, dont le but est le développement de toutes les facultés physiques et surtout psychiques de l'homme. Nous ne parlerons pas de la section intitulée Electro-Homœopathie, car nous ne voyons pas ce que les sciences psychiques ont de commun avec la réclame en faveur des médicaments du Dr X... Le n° 2 de la même revue commence par des conseils pour pratiquer la Magie. Dans un article intitulée Réincarnation, elle s'élève contre la théorie qui voudrait la considérer comme un moyen de compensation. Elle termine ensuite son exposé très sommaire du Martinisme.

Philadelphia

de Buenos-Aires, revue théosophique, dans son n° de janvier, reproduit une conférence de Mme Annie Besant, sur l'homme, sa nature et ses facultés. Après avoir établi la triple nature de l'homme, la célèbre théosophe développe avec éloquence cette idée que l'homme crée son milieu, modifie ce qui l'entoure et est, dans une grande mesure, responsable du bien et du mal qui s'accomplissent autour de lui. Viennent ensuite deux observations de somnambules suivant *à la piste* les traces d'un voleur, communiquées par M. de Rochas.

Constancia

poursuivant sa lutte contre le Jésuitisme commence son numéro 599 par des considérations générales sur les circonstances qui amenèrent la formation et favorisèrent le développement de la société de Jésus. Elle insiste sur son rôle néfaste dans tous les Etats et à toutes les époques. Elle donne ensuite la vie d'Ignace de Loyola et consacre un article à la lutte entre le Jésuitisme et le Libéralisme.

Elle analyse dans son n° 605 quelques-uns des articles les plus caractéristiques des *Monita Secreta*, qui ont fait déjà couler tant de flots d'encre. Elle y revient dans le n° 606 et fait remarquer que si les jésuites ne les ont pas écrits, ils les ont mis certainement en pratique. Madame Amalia Domingo Soler développe cette pensée que chaque fois que nous sommes portés à nous plaindre de nos misères, nous devons regarder autour de nous : nous en trouverons de plus grandes encore et en les soulageant nous oublierons les nôtres.

La Union Espiritista

de Barcelone, publie sous le titre Utiles enseignements, une lettre offrant un exemple frappant de haine et de désir de vengeance, poursuivant une victime après un intervalle de trois siècles. Elle reproduit l'important discours prononcé par M. Léon Denis, le 3 novembre dernier, à l'occasion du cinquantenaire du spiritisme. A lire encore. Le spiritisme fait son chemin.

Lumen

de Barcelone, dans ses numéros de janvier et février, continue la reproduction du mémoire *Sur les vies successives*, présenté au Congrès de Londres. On est toujours certain de trouver dans chacune de ses livraisons des études philosophiques d'un caractère élevé, dues à la plume de M. Quintin Lopez. Celles que nous avons sous les yeux traitent de l'existence et des facultés de l'Esprit, son évolution continue, etc... Dans un article intitulé : En déchirant le voile, M. Jose Rocamora développe cette thèse, que la science, la philosophie et la morale doivent marcher en parfaite union et maintenir l'équilibre de l'âme dans un corps parfaitement sain. Dans deux importantes articles, M. Victor Melcior montre que quels que soient les progrès des études anatomiques et physiologiques du système

nerveux, ils ne pourront arriver à rendre compte des phénomènes de la vie, si on n'y ajoute l'étude théorique et expérimentale de la psychologie. Le numéro de février commence la traduction du mémoire si remarquable présenté par M. de Rochas au congrès de Londres, sous le titre : Les Frontières de la Physique.

Revelacion

d'Alicante, sous le titre : Régénération sociale, montre le rôle que le spiritisme est appelé à jouer en combattant les superstitions, le fanatisme et l'ignorance. Dans un article intitulé : Les faux spirites, M. Manuel Navarro Murillo s'élève avec force contre ceux qui ne voient dans le spiritisme qu'un moyen de se procurer des avantages matériels, ou qui prétendent avoir la faculté de faire venir à volonté tel esprit que bon leur semble, etc... et il termine par les conseils les plus sensés inspirés par le sentiment moral le plus élevé.

Revue de la presse allemande

Psychische Studien

Le D[r] Friedrich Maier, rédacteur de la Revue, expose dans un article sur *Le Congrès spiritualiste de 1900*, l'avantage qui résulterait d'une fusion de toutes les écoles spiritualistes à cette occasion. — Des Congrès séparés de spirites, spiritualistes, occultistes, théosophes, magnétiseurs ne produisent que des débats stériles sans apporter la moindre utilité positive à l'humanité, dit-il ; et il pense que seule l'union des sections diverses permettra à ces assises de faire dans le monde une impression imposante.

Parlant aussi du Congrès de l'humanité qui doit se joindre au Congrès spiritualiste, l'auteur rappelle ces lignes écrites par Tolstoï il y a quelque temps :

« Le désarmement, qui insensiblement se prépare, est une réforme aussi réalisable que désirable, et qui finalement sera plus facile à amener que l'abolition du servage pour le paysan russe... A l'avenir, l'humanité combattra sur un autre terrain — que celui de la guerre —... L'homme entre maintenant dans la période des luttes économiques et industrielles ; et le combat économique nous conduit peu à peu à un plus digne combat : à l'effort vers la véritable moralité, combat qui aura lieu avec les armes du pur christianisme... C'est là le chemin de l'avenir...

Il y a trois degrés dans le développement de l'humanité : l'âge de la guerre, celui du progrès et celui de l'amour du prochain. Pour le moment, le passage du premier dans le second s'accomplit dans les meilleures conditions. Nous devons maintenant envisager l'approche du troisième. »

Sur l'état d'esprit au moment de la mort : De nouvelles études ont été faites dans cette voie par M. Fère. — Il ressort des faits observés que les

facultés spirituelles ne sont pas toujours amoindries par la maladie, mais peuvent au contraire s'exalter à ce moment. Des observations médicales ont prouvé que la folie pouvait disparaître pendant une grave maladie ou à l'approche de la mort, et on découvre souvent à ce moment, chez les faibles d'esprit, des traces de mémoire et de jugement.

L'observateur pense pouvoir conclure, à la suite d'observations multiples, que la surexcitation, qui un peu avant la mort se produit dans le corps, amène aussi une excitation psychique réveillant ainsi tous les souvenirs endormis au fond de la mémoire.

Le même numéro contient le récit d'un phénomène intéressant. Ce récit intitulé : *Voix d'une sphère inconnue* est rapporté par un homme d'esprit droit et positif, dont les récits indiquent une intelligence large et pondérée.

Voici en quelques mots le fait dont M. de Thïmen se fit le narrateur.

Il eut la douleur de perdre un fils âgé de 17 ans ; c'était son enfant préféré, et trois jours après sa mort qui eut lieu le 7 octobre 1831, le père fut réveillé au milieu de la nuit par des sons étranges ; il lui semblait entendre le bruit assourdi des cloches. Sa femme et lui perçurent les mêmes sons mystérieux, la nuit suivante, à la même heure, et alors ils semblaient devenir plus distincts et plus forts ; les autres enfants n'entendaient rien, malgré toute leur attention. Mme de Thïmen puisait dans ces harmonies une grande force contre sa douleur ; et à certains jours d'anniversaires, les sons devenaient particulièrement distincts et mélodieux.

Dans l'angoisse où ce phénomène plongeait M. de Thïmen, et dans le désir qu'il avait de découvrir s'il y avait là une hallucination ou la manifestation de forces transcendantales, il se tint éveillé durant de longues nuits, s'efforçant de découvrir l'origine de ces sons, la cause de cet étrange mystère.

Pendant qu'il était ainsi en observation, le bruit devint de plus en plus fort, si bien que tous les deux l'entendaient, même au milieu de la journée, malgré les sons de l'extérieur ; seulement, à mesure qu'elle devenait plus bruyante, cette musique fut moins mélodieuse, et puis tout à coup elle cessa de se faire entendre.

Elle reprit au bout de quelques jours, et comme chaque fois M. et Mme de Thïmen l'entendaient au même moment, exactement dans la même direction, il leur parut impossible de douter de sa réalité.

Les sons de cloche furent remplacés par d'autres harmonies plus complexes où l'on croyait reconnaître l'accord de plusieurs instruments, parfois même il semblait qu'il s'y mêlât des voix... Nous ne pouvions comparer ces sons à aucun autre son terrestre, dit le narrateur.

.... Et toujours, à la lecture de semblables récits, surgit dans la mémoire cette pensée du poète :

Il y a plus de choses au ciel et sur la terre,
Que vous n'en pouvez rêver dans votre philosophie.

THÉCLA.

Revue de la Presse Italienne

Vessillo spiritista

Ecrit :

Le professeur Falcomer, membre fondateur de l'Union kardéciste, désire voir publié ici que par suite de ma démission de l'Un. K. il donne aussi la sienne.

En me rendant à son désir, je crois opportun de prévenir que désormais je ne publierai rien de ce qui concerne cette société qui, pendant six ans, ne s'occupa que de bonne propagande spirite, à moins d'un avis m'étant communiqué directement par le Président de son comité.

A propos de mon article donné dans le *Vessillo* de Décembre, et dans lequel je rendais compte des motifs de ma retraite, plusieurs journaux italiens me font parler comme si j'étais encore le chef de l'U. K., sans faire remarquer que je disais dans cet article même avoir cessé de l'être par démission volontaire datée du 4 septembre 1898, et que j'ai été amené à cette résolution par le *seul et unique motif que je me voyais dans l'impossibilité de remplir cette charge, ne pouvant transporter mon domicile à Milan*.

J'ose dire, et cette opinion est partagée, que si j'étais établi à Milan, il est plus que probable que j'aurais pu vaincre l'opposition et les difficultés rencontrées, et que j'aurais empêché les fautes qui aggravent la situation, déjà compromise par les menées des occultistes.

En fait, depuis le 4 septembre, j'ai cessé toute ingérence dans la direction de l'U. K. qui est remise aux mains du nouveau président du comité et d'une commission spéciale ; en même temps je me bornais à déclarer dans le *Vessillo* d'octobre que je me retirais à regret de l'Union, dès que l'Assemblée générale de novembre n'avait pas confirmé le vote en ma faveur émis par le comité dans la séance du 4 septembre.

L'assemblée générale n'ayant pu donner de résultats, par suite du nombre insuffisant des membres présents, l'absence causée par des affaires de famille, des contre-temps etc. des amis sur lesquels je comptais le plus, eut une influence décisive sur ce résultat.

Cela et d'autres considérations indiquées sommairement dans mon article de décembre, m'a poussé à donner ma démission qui est absolument définitive. J'espère, toutefois, qu'il me sera donné d'expliquer moi-même ces raisons à la prochaine séance de la Société.

Mon opinion, partagée par des amis dignes de foi, est que la dissolution de l'U. K. s'impose.

En outre, les nombreuses démissions auxquelles font allusion les journaux en question, datant de ces derniers temps, me sont connues d'une manière confuse et incomplète, puisqu'elles sont ultérieures au 4 septembre.

Voici quels sont les faits. ER. VOLPI.

Dans le n° de février 1899, le capitaine Volpi donne son appréciation

sur la vie de Jésus dictée par lui-même, œuvre médianimique imprimée en 1885. par les soins de René Callié. Cet ouvrage n'existait qu'en langue française. E. Volpi, croyant à la parfaite authenticité de ces communications, en a fait une traduction en italien dont il annonce la prochaine publication.

Il donne une communication de Julia obtenue par M. Stead.

Un article intitulé Créations fluidiques, envoyé par le Dr Carlo Moino à propos des hallucinations. E. Volpi ajoute une observation sur les expériences de M. Dawson Rogers qui a obtenu sur la plaque photographique des images très-simples, il est vrai, après avoir pendant un certain temps regardé fixément la plaque en pensant à l'objet qu'il désirait voir reproduire, et que les docteurs Binet et Ferré, expérimentant avec des somnambules, sont arrivés à démontrer qu'ils pouvaient créer des images fluidiques, qui pour leurs sujets suivaient les lois de l'optique.

Quelques lignes sur les hallucinations de l'ex-impératrice Eugénie très affectée par l'assassinat de l'impératrice Elisabeth d'Autriche, et qui a souvent des apparitions de Napoléon III.

Le Vessillo publie une lettre du docteur Santangelo, (auteur d'ouvrages estimés, entre autres : Pickmann et la psycho-physique) dans laquelle il parle de la marche ascendante du spiritisme dont les faits se multiplient de tous côtés : il trouve incroyable que les occultistes qu'il traite d'intrus et de pertubateurs cherchent à tout prix à saper ce que le spiritisme a établi avec jugement et tant de peine. Les occultistes ont des doctrines usées contradictoires et ne s'appuyant pas sur des données positives. Il ajoute : « Nous qui nous déclarons kardécistes, nous avons été conquis par des faits et nous restons esclaves des faits. Ni apriorisme, ni dogmatisme ne nous convaincra du contraire : telle est notre déclaration de foi, notre bannière, c'est ainsi que nous apportons notre appui à notre Vessillo ».

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 25 février donne d'intéressants détails sur les animaux aveugles qui vivent dans les cavernes. Conformément à la théorie de Lamark, on constate que le défaut d'exercice atrophie les organes et finit même par les faire disparaître.

A lire aussi une excellente étude de M. A. Muller sur les trois types spectraux des étoiles « Il est actuellement impossible de prévoir, dit-il, tout ce que la spectrosopie nous réserve dans l'avenir ; née d'hier, à peine entrée dans la pratique des observations, elle a déjà attaqué avec succès les problèmes les plus ardus de l'astronomie moderne : le mouvement

orbital des étoiles, la translation de ces astres, celle de notre système solaire, la transformation des nébuleuses ».

Le n° du 4 mars contient le commencement d'une étude de M. Sully Prudhomme sur l'anthropomorphisme et les causes finales. Nous rendrons compte de ce travail lorsqu'il sera achevé. Dans le même numéro, nous lisons une note de M. Dussaud sur un nouveau procédé d'amplification des sons. M. Dussaud démontre, par des expériences faites en présence d'un certain nombre de membres de l'Académie, que si l'on fait parler un phonographe, devant un second phonographe dont le cylindre a un plus grand diamètre, on obtient dans ce dernier un son amplifié. Désormais, grâce à ce procédé, *l'agrandissement du son* devient aussi facile que celui d'une photographie.

La Paix par le Droit

Dans un article très documenté de M. Lucien Le Foyer : *La croisade pacifique*, cet auteur donne d'intéressants détails sur l'initiative énergique prise parun bon spirite, M. Stead,au sujet du projet du Tzar pour le désarmement. Notre frère a fondé un journal « *War against War* » *La guerre à la guerre* qui a recueilli de précieuses adhésions : l'illustre Herbert Spencer, Frédéric Harrison,James Briec,le comte Grey, Lord Farrer, Lord Wolseley, l'explorateur Nansen, etc.

A lire aussi une belle conférence de M. Jules Bois sur l'influence de la femme pour amener l'ère pacifique que désirent tous les cœurs généreux.

Voici, d'après les calculs précis d'un savant économiste, M. Blioch, ce que coûterait, CHAQUE JOUR, la guerre à l'une des cinq grandes puissances européennes :

Allemagne (2.550.000 soldats). . . .	Fr	25.500.000
Autriche (1.304.000 —)	—	13.040.000
Italie (1.281.000 —)	—	12.810.000
Total pour les armées de la triple alliance. .	F.	51.350.000.
France (2.554.000 soldats).	F.	25.540.000
Russie (2.800.000 —)	—	28.000.000
Total pour les armées de la double-alliance . .	F.	53.540.000.

Le Progrès Spirite

étudie la pratique du Spiritisme dans les différents groupes et donne d'excellents conseils à ceux qui désirent étudier sérieusement notre doctrine. On ne saurait trop recommander la circonspection dans les recherches,car la raison est notre guide souverain pour apprécier les communications qui vous viennent de l'au-delà. La lecture des ouvrages spirites est très-utile,car elle apprend à se mettre en garde contre les erreurs possibles dans lesquelles on pourrait être entraîné par une pratique défectueuse des phénomènes spirites.

Nous lisons avec plaisir un article de Thécla sur la physiognomonie, emprunté au journal : *La Fronde*, et un remarquable cas d'identité, traduit du *Light*.

La Tribune psychique

nous donne une excellente chronique de notre collaborateur et ami M. Jules Gaillard, sur le magnétisme dans l'antiquité.

Il est risible de constater, parfois, l'ignorance des jeunes docteurs qui se figurent découvrir ce qui était connu il y a plus de trois mille ans, et pratiqué avec succès par les hiérophantes égyptiens dans leurs temples. Signalons aussi des faits physiques et psychiques observés par Madame Tola Dorian et la fin du récit de M. Adolphe Brisson, relatant ses observations sur le médium Eusapia Paladino.

La Paix Universelle

publie différents articles sur le congrès de l'humanité qui nous paraît bien atteint par la disparition de son promoteur. Il faudrait, à la tête d'un pareil mouvement, de vastes intelligences bien connues afin de lui attirer toutes les sympathies Nous craignons que toutes les bonnes volontés soient impuissantes à réaliser cette œuvre d'amour dont la portée aurait pu être si grande dans l'avenir. Un collaborateur de la *Paix Universelle* annonce l'apparition d'une œuvre nouvelle concernant la vie de Jésus. Mais l'auteur veut étudier cette grande figure au point de vue ésotérique en se basant sur « l'évangile des voyages de Jésus » de Luc et sur la tradition Johannique qui se trouve au fond du quatrième évangile.

La fédération du Sud-Est se prépare à fêter dignement sa fondation. Nous souhaitons grand succès à nos frères spirites et nous espérons qu'ils deviendront rapidement une des grandes forces du spiritisme. Madame P. Grendel se propose de publier une série de communications obtenues en 1895 et 1896. Nous lirons avec plaisir ces pages de l'au-delà qui, passant par la plume de l'élégant écrivain, revêtent toujours une forme attrayante et persuasive.

L'Humanité intégrale

nous fait connaître une série de communications émanées, parait-il, de Robespierre, et d'après lesquelles l'humanité posthume se mêlerait activement à l'humanité terrestre. Nous savons bien que la mort n'est pas un abîme séparant les désincarnés des vivants, et une des grandes consolations du spiritisme est de savoir que les affections survivent au départ de la terre et qu'elles se manifestent plus épurées, plus dégagées des contingences terrestres, lorsque l'âme se repose de ses luttes dans l'erraticité.

M. Jules Allix se propose d'instituer un congrès des études psychiques. Nous lui souhaitons bonne chance. Mme de Bézobrazow, directrice du journal : *La tribune des femmes*, a l'intention d'instituer une société uninationaliste des femmes de lettres (pour l'éducation éthique sociale) dans le but essentiel de l'amélioration des individus et des classes, par l'enseignement, dans les établissements publics, du spiritualisme scientifique, de la foi scientifique. Adresser les adhésions chez Mme O. de Bézobrazow, Paris-Neuilly. St-James.

Le Phare de Normandie

reproduit les enseignements du grand voyant américain Jackson Davis sur le dégagement de l'âme au moment de la mort. L'esprit sort du corps par le sommet de la tête, sous l'apparence d'une vapeur lumineuse qui prend plus ou moins rapidement la forme de l'organisme matériel, et y reste attachée par un lien fluidique, jusqu'au moment où tout ce qui restait de la force vitale a disparu. Les être grossiers, matériels ont ainsi une très-grande peine à se dégager complètement, tandis que ceux qui sont plus spiritualisés s'envolent dans l'espace après un temps très court. Notre confrère reproduit, d'après *les Annales politiques et littéraires*, le récit d'une manifestation télépathique rapportée par M. Camille Flammarion.

Le Spiritualisme moderne

M. Beaudelot étudie la nécessité d'avoir du courage pour surmonter les difficultés de la vie et triompher de nos épreuves et de nos luttes. Il montre que le courage est le plus sûr auxiliaire de la force et que la puissance est la sœur de la sérénité. Il faut chercher cette force dans une foi robuste que rien ne saurait entraver. Nous dirons, nous, dans la certitude expérimentale de l'immortalité, que le spiritisme nous révèle avec une irrésistible évidence.

A lire également une communication d'un ancien pasteur, obtenue par une jeune fille qui ne le connaissait pas, chez Mme Duparc, veuve d'un ancien officier supérieur. Ce qui nous porte à croire que ces communications sont bien dues au pasteur B. dit M. Beaudelot, c'est que, d'après un certain nombre de témoignages sérieux, elles portent le cachet de son style et de sa forme oratoire.

Le Journal du Magnétisme

donne la biographie du Dr Bertrand, ancien élève de l'école polytechnique, un des premiers qui aient étudié scientifiquement les phénomènes du somnambulisme et de l'extase. M. Alban Dubet analyse, d'après M. Paul-Emile Levy, l'auto-thérapeutique, c'est-à-dire l'action au moyen de laquelle on se suggestionne de manière à substituer à l'idée du mal, celle du bien. Il cite quelques exemples de cette puissance de la volonté. Zimmerman disait, d'après sa propre expérience, que dans les crises les plus fatigantes, si l'on parvient à distraire son attention, on peut non seulement adoucir le mal, mais parfois même le faire disparaître. Kant faisait cesser des palpitations en concentrant son attention sur un travail de tête absorbant.

M. Ch. Richet a fait une conférence à l'université de Bruxelles sur l'avenir de la psychologie. Après avoir montré l'importance de la méthode expérimentale, il dit qu'il y a vingt-cinq ans, on lui riait au nez lorsqu'il parlait de magnétisme. Il constate que l'on ne rit plus depuis Charcot. L'occultisme aura le sort du somnambulisme, c'est là l'opinion, de M. Crookes : « Qu'il y ait là des vérités à découvrir, c'est possible. Ayons le courage d'y travailler. Le courage est une des vertus professionnelles du savant. » Ainsi soit-il.

Le Messager

reproduit un passage du beau livre : *Après la mort*, de notre ami Léon Denis. Le numéro contient aussi la traduction d'un rapport de M. Sébastiano Fenzi, envoyé au *Light*. Cet auteur déclare que voyageant dans l'île de Ceylan, il se crut perdu en voyant arriver sur lui, à toute vitesse, un troupeau de deux cents buffles. A ce moment, il entendit une voix lui dire : « Souvenez-vous de ce que vous avez lu dans le livre de M. Gordon Cumming ! » L'auteur anglais rapporte que la voix humaine suffit souvent à effrayer les animaux sauvages. M. Fenzi se mit à hurler le plus fort qu'il put, et à sa grande satisfaction, il constata que ce moyen lui réussit, car le troupeau s'éloigna dans une autre direction. Il sut plus tard, à Florence, par une communication obtenue par la table, que c'était sa femme, morte depuis sept ans, qui lui avait donné ce conseil, lequel lui sauva la vie.

Un autre fait intéressant est celui de l'indication d'un remède, faite par un sujet endormi. Il fallait aller chez un pharmacien indiqué, et lui dire qu'il possédait l'herbe voulue dans son grenier. L'événement donna raison au sujet, et l'enfant traité par cette plante guérit de sa maladie. Dans le nº du 1er mars, notre ami Amo reproche au clergé son entêtement à nier l'existence du périsprit, et il réédite l'histoire de Marie Goffe, telle que Gorrès la raconte dans *Sa Mystique*.

L'Echo du Merveilleux

donne le portrait graphologique et l'horoscope de M. Loubet. Il est vrai que cette prédiction n'est pas compromettante elle ne va que jusqu'en juin, et elle est d'un laconisme tout à fait sybillin Un article plus documenté est celui qui a trait à la mort de Félix Faure, plus ou moins annoncée par divers prophètes : Mme de Thèbes, Mlle Couedon et un certain Vanky. A lire aussi l'histoire racontée par Saint-Simon sur l'avenir prédit au duc d'Orléans.

L'Hyperchimie

consacre son premier article à la thérapeutique occulte. M. Jollivet Castelot dit : « que faute de connaître la science d'Hermès, de savoir manier les arcanes magiques, les médecins modernes, tant allopates qu'homéopathes, errent, n'obtiennent que de piètres résultats, car ils vont à tout hasard, tâtonnent, jouent un rôle empirique, dédaigneux qu'ils sont du rationalisme puissant de l'occultisme ». M. L. Esquieu donne une étude sur Basile Valentin, et s'occupe de déterminer à quelle époque exacte il a vécu. A lire également un article sur la prière qui est la force dynamique par excellence.

Nous donnerons dans le prochain numéro, l'analyse de la *Revue Spirite*, de *La Lumière* et des *Annales psychiques* qui nous sont parvenues trop tard.

Avis

M. Gabriel Delanne, à partir du 1er avril, fera tous les mardis soirs, 55, rue du Château-d'eau, une série de conférences publiques et gratuites sur les phénomènes du spiritisme. Ces conférences forment un cours complet et font connaître une foule d'expériences des plus intéressantes, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages qui traitent de ces questions.



Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris

Le Moniteur spirite et magnétique avenue de Saint-Mandé, 104. Paris. Prix Par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.